

UNIVERSITÉ DE PARIS

---

UN PENSEUR CHRÉTIEN

FREDERICK-WILLIAM ROBERTSON

ÉTUDE SUR SA PRÉDICATION

---

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

*et soutenue publiquement le 7 juillet 1899, à 3 heures*

PAR

ALFRED MOHN



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

---

1899



UNIVERSITÉ DE PARIS

---

UN PENSEUR CHRÉTIEN

FREDERICK-WILLIAM ROBERTSON

ÉTUDE SUR SA PRÉDICATION

---

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

*et soutenue publiquement le 7 juillet 1899, à 3 heures*

PAR

ALFRED MOHN



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

1899

UNIVERSITÉ DE PARIS

---

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

---

*Examineurs de la soutenance :*

M. ED. VAUCHER, président de la soutenance.

|                  |   |             |
|------------------|---|-------------|
| MM. ED. VAUCHER, | } | Examineurs. |
| E. STAPFER,      |   |             |
| J. RÉVILLE,      |   |             |

---

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

N° 270

A Monsieur le pasteur Jean Monnier

en témoignage de reconnaissance.

A la chère Compagne de ma vie,

de mes études et de mon Ministère.



## Bibliographie

---

### Ouvrages de F.-W. Robertson :

SERMONS, Five Series. — Séries I-IV (1855-1863, Londres, K. Paul),  
édit. Tauchnitz 1861 et 1866. — 5<sup>e</sup> série (1880), nouv. édit., Londres,  
K. Paul, 1890.

EXPOSITORY LECTURES ON ST PAUL'S EPISTLES TO THE CORINTHIANS  
(1859), nouv. édit., Londres, K. Paul, 1892.

NOTES ON GENESIS (1876), nouv. édit., Londres, K. Paul, 1896.

LECTURES AND ADRESSES WITH OTHER LITERARY REMAINS. Londres,  
K. Paul, 1858.

ANALYSIS OF TENNYSON'S « IN MEMORIAM ». Londres, K. Paul.

THE EDUCATION OF THE HUMAN RACE, translated from the German of  
G.-E. Lessing. Londres, K. Paul.

---

SERMONS, trad. par E. W[arnod]. Paris, Fischbacher, 1871, in-12.

SERMONS RELIGIEUX ET SOCIAUX, trad. par E. Christen. Paris, Fisch-  
bacher, 1899, in-12.

RELIGIÖSE REDEN, trad. avec préface de A. Harnack (1890-1891),  
Leipzig, Hinrichs, in-8°, 5<sup>e</sup> édit. du t. I, 1897 et 3<sup>e</sup> édit. du t. II, 1896.

---

LIFE AND LETTERS OF F.-W. ROBERTSON, by Stopford Brooke  
(1865, 2 vol.). — Edit. popul., Londres, K. Paul, 1893, in-8°.

ROBERTSON OF BRIGHTON, with some notices of his times and contem-  
poraries, by the Rev. Fr. Arnold. — Londres, Ward and Downey, 1886.

MEMOIR OF THE REV. F.-W. ROBERTSON, by W. Sawyer. — Brighton,  
E. Burn jun.

FRED.-W. ROBERTSON, sein Lebensbild in Briefen, nach S.-A.  
Brooke, von Charlotte Broicher, avec préface de E. Frommel (1888). —  
2<sup>e</sup> édit. Gotha, Perthes, 1894.

VERNY ET ROBERTSON, par E. de Pressensé. — *Revue chrétienne* 1868,  
et *Etudes contemporaines*, Fischbacher, 1880, p. 247.

UN PRÉDICATEUR ANGLAIS : REV. F.-W. ROBERTSON, par L. Dumas.  
— Thèse ; Montauban, 1894.

F.-W. ROBERTSON, par S. Benoît. — *Revue de Théologie pratique*,  
1888.

---

MOVEMENTS OF RELIGIOUS THOUGHT IN BRITAIN DURING THE NINETEENTH CENTURY, by John Tulloch. Londres, Longmans.

DIE ENTWICKELUNG DER PROTESTANTISCHEN THEOLOGIE in Deutschland seit Kant und in Grossbritannien seit 1825, von O. Pfleiderer. — Fribourg, Mohr, 1891, in-8°

---

ENCYCLOPLÉDIES : BRITANNICA, HERZOG-PLITT, CHAMBER, APPLETON, etc.

---



## Avant-Propos

---

F.-W. Robertson n'est pas un inconnu parmi nous. Il y a quarante ans déjà que, dans sa magistrale étude sur « Verny et Robertson », E. de Pressensé le fit connaître au public de langue française. Et si le nombre des travaux écrits qu'on lui a consacrés depuis lors, est assez restreint, son influence, en revanche, n'a pas cessé de s'étendre et de se faire sentir, dans la prédication, en particulier, qui lui a souvent demandé des inspirations. Mais c'est dans les pays anglo-saxons et germaniques que le grand prédicateur a exercé l'influence la plus profonde. En Allemagne, sa réputation a considérablement grandi en ces dernières années, grâce au beau livre de M<sup>me</sup> Broicher — qui reproduit en bonne partie l'ouvrage, devenu classique en Angleterre et aux Etats-Unis, de Stopford Brooke — et à deux volumes de sermons, dont une préface très élogieuse de M. le professeur Ad. Harnack introduit la traduction auprès des lecteurs allemands. Il est à souhaiter que l'on traduise en français aussi l'admirable biographie du prédicateur anglais, dont la correspondance, en même temps qu'elle révèle une nature d'élite, remarquablement douée sous le double rapport religieux et artistique, et d'une vigoureuse trempe morale, a une réelle valeur littéraire et contient des trésors de pensée.

C'est à faire revivre le penseur que nous nous sommes particulièrement attaché dans les pages qui vont suivre. Des trois parties de notre travail : l'homme, le penseur, l'orateur, la seconde dépassera ainsi en étendue les deux autres. En outre, comme son titre l'indique, notre étude veut être

*une étude sur la prédication de Robertson. C'est dire que, sauf pour le premier chapitre, qui retrace brièvement la vie du grand prédicateur, nous n'avons guère puisé à la source si riche de ses lettres. Il nous a paru préférable, pour notre dessein, de nous en tenir à ses discours, qui offrent une abondante matière d'études, afin d'en exposer le contenu doctrinal, et, d'une façon générale, les principales idées, avec quelque détail. Notre but n'étant pas de juger, mais d'exposer, nous n'avons donné que fort peu de place à la discussion ; mais nous avons multiplié les citations, estimant que le meilleur moyen de faire connaître Robertson aux lecteurs de ces pages était de lui laisser, autant que possible, la parole.*

*« Je ne connais pas, dit M. Ad. Harnack, de prédicateur qui ait parlé à notre âge d'une façon plus impressive que l'auteur de ces sermons. On sent, en les lisant, que la vie y jaillit de la vie. Ce prédicateur n'est pas seulement un psychologue : il a encore vraiment compris son temps, ses luttes et ses périls. Mais son temps, c'est le nôtre. Car bien qu'il soit mort de puis 38 ans déjà (ceci est écrit en 1891), on dirait que ses sermons sont nés dans le milieu de préoccupations et d'idées dans lequel nous nous mouvons aujourd'hui. » Ces paroles justifieront, s'il en est besoin, le choix de notre sujet. Il nous a paru qu'il n'y en avait pas de plus actuel, d'un intérêt plus prochain.*

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

# L'Homme

---

### Esquisse biographique

---

Frederick-William Robertson naquit à Londres le 3 février 1816. Il se sentit de bonne heure une vocation décidée pour la carrière militaire, qui était celle de plusieurs membres de sa famille. Mais son père, capitaine dans l'artillerie royale et qui avait pris sa retraite pour se consacrer à l'éducation de ses enfants, jugea sagement que la vie d'un soldat ne convenait pas à la nature profonde et sérieuse de son fils, à ses remarquables dispositions religieuses. Il lui conseilla d'embrasser plutôt l'état ecclésiastique. Le jeune homme s'y refusa d'abord. Puis, après de longues hésitations et à la suite de circonstances qui lui parurent providentielles, il déféra au vœu de son père, et entra à l'Université d'Oxford. Mais ce fut pour lui un dur sacrifice, une déception dont il ne se consola jamais entièrement. Il se faisait de la vie militaire l'idéal le plus élevé — bien différent de la commune réalité, — qui explique, seul ce vif amour, cet enthousiasme qu'elle lui inspira jusqu'à la fin et dont on trouve maintes traces dans ses sermons.

Quoi qu'il en ait dit lui-même, il sut profiter des ressources intellectuelles qui s'offraient à lui. Il lut beaucoup Platon, qui le fascinait, mais dont l'influence ne

tarda pas à être balancée par celle d'Aristote. Il dira plus tard de leurs écrits qu'ils sont passés dans sa constitution mentale comme les éléments ferrugineux du sang.

Le mouvement anglo-catholique était à son point culminant. Les tractariens tentèrent de gagner le jeune étudiant, mais après un moment de trouble, et grâce à sa connaissance approfondie de la Bible, grâce aussi, semble-t-il, à la lecture qu'il fit de « l'Institution chrétienne » de Calvin et de « l'Histoire des papes » de Ranke, il se ressaisit.

Il laissa à Oxford la réputation d'un disciple du Christ qui n'avait pas honte de son Maître. Ses camarades étaient frappés du sérieux de sa piété. Il avait institué parmi eux une réunion d'études bibliques et de prières. A vingt-et-un ans, voyageant avec un ami, il réunissait le soir, les domestiques de l'auberge où il se trouvait afin de prier avec eux.

Il fut consacré en 1840, à *Winchester* où il devait exercer son ministère. Son émotion était extrême. Un ami qui le rencontra le lendemain, raconte que sa pâleur était telle qu'il semblait relever de maladie. C'est que Robertson prenait au sérieux sa tâche. Les difficultés qu'il rencontra pour l'accomplir ne firent que stimuler son zèle. Il se dévoua particulièrement aux pauvres et aux ouvriers. Il réussit bientôt à dissiper leurs défiances et à gagner leur affection. « Chaque jour qui passe, écrivait-il à cette époque, me convainc davantage qu'il n'est ici-bas qu'une chose, une seule, pour laquelle il vaille la peine de vivre : c'est de faire la volonté de Dieu et de croître dans la conformité à son image par la mortification, le renoncement à soi-même et la prière<sup>1</sup>. » Nature mélancolique il était parfois très abattu. Il se retirait alors dans la solitude et priait jusqu'à ce qu'il sentit la présence de Dieu. Voici une prière qui date de cette période de sa vie et qu'on a trouvée dans ses papiers :

<sup>1</sup> Stopford Brooke, *Life and Letters*, p. 30.

Amène captive toute pensée à l'obéissance de Christ. Prends ce que je ne puis donner : mon cœur, mon corps, mes pensées, mon temps, mes facultés, mon argent, ma santé, ma force, mes jours et mes nuits, ma jeunesse, mes années et emploie-les à ton service, ô mon Maître crucifié, mon Rédempteur, mon Dieu ! Que ce ne soient pas là de vaines paroles ! Quel autre ai-je au ciel que Toi ? Personne ici-bas ne me vaut ce que Tu es pour moi ! Mon cœur a soif du Dieu vivant. Quand verrai-je Sa face !

Des austérités excessives altérèrent sa santé. Il dut prendre un congé et partit pour un voyage à pied sur le continent. A Genève où il séjourna quelque temps<sup>2</sup>, il eut avec Malan plusieurs entretiens animés. L'éloquent apôtre de l'assurance du salut au sens juridique lui dit un jour : « Mon très cher frère, vous aurez une triste vie et un triste ministère. — C'est possible, écrit Robertson à un ami à qui il rapporte cette parole, mais il est actuellement des choses plus importantes que d'avoir la paix. Si nous péchons nous devons être malheureux. Souffrir du péché vaut mieux que la paix dans le péché<sup>3</sup>. »

Il fit aussi, à Genève, la connaissance d'une jeune fille qu'avaient séduite le charme de sa personne, la distinction de ses manières. Il l'épousa. Cet événement ne fut pas sans influence sur la tristesse qui, dès lors, s'étend sur sa vie comme un voile sombre. Sa femme était incapable de le comprendre, de se mettre à l'unisson de ce cœur généreux, rempli d'aspirations élevées. Il souffrit en silence.

Après son mariage, il retourna en Angleterre et devint pasteur à *Cheltenham*. De terribles angoisses l'y atten-

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 33.

<sup>2</sup> Il y logeait à l'Hôtel de la Couronne. Il prit un vif intérêt à la vie religieuse de Genève, aux questions ecclésiastiques et théologiques qui agitaient alors la ville, et il se fit du bien. « Il semblait, dit son biographe, qu'il fût devenu Genevois, si grands étaient son intérêt et sa sympathie pour les chrétiens méprisés de Genève. » On peut penser que, selon le désir qu'il en exprime dans une de ses lettres, Robertson fit la connaissance à Genève, non seulement de Malan, mais aussi de Merle d'Aubigné.

<sup>3</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 41.

daient. Il avait, jusque-là, appartenu à cette fraction nombreuse de l'Eglise anglicane qu'on appelait le parti « évangelique » et dont la théologie de notre « Réveil » reflète quelques-unes des tendances doctrinales. « Théopneustie absolue, dit E. de Pressensé, inspiration plénière de tous les mots de l'Ecriture, expiation par les souffrances passives du Fils de Dieu endurent les peines de l'enfer à notre place, imputation tout extérieure du sacrifice de la croix par une foi plus doctrinale que mystique, sabbatisme à outrance, et pour couronner le système, la prédestination d'un petit nombre d'élus et le développement souvent maladif des idées millénaires, voilà bien le catéchisme de l'évangélisme, souvent réchauffé et vivifié par une admirable piété, mais toujours et partout imposé comme l'expression même du christianisme. S'en écarter, c'était rompre avec la tradition d'une orthodoxie que l'on prétendait avoir toujours existé; ce que l'on proclamait c'était bien le salut par la dogmatique. Il fallait voir le ciel au travers de cette petite lucarne, sinon on était déclaré étranger à la vie divine et inscrit sur la liste des suspects <sup>1</sup>. » Quoique Robertson se fût toujours gardé des exagérations violentes et qu'il inclinât à un calvinisme modéré, il était inévitable que les liens qui l'attachaient à l'évangélisme se rompissent.

L'Angleterre elle-même passait à cette époque, et dans

<sup>1</sup> E. de Pressensé, *Etudes contemporaines : Vernet et Robertson*, p. 287. Il va sans dire qu'à cette rigidité dogmatique il y avait d'honorables exceptions. Il convient d'ajouter aussi que la destinée de l'évangélisme anglais a été celle du piétisme allemand, avec lequel il présente de nombreuses analogies. Tous deux sont nés d'une réaction du sentiment religieux contre un froid intellectualisme. Mais tous deux aussi — c'était dans l'ordre des choses — ont subi l'influence de la tendance qu'ils combattaient. On n'est pas impunément de son temps. Tout mouvement religieux, une fois passée la ferveur qui l'inspira, aboutit toujours, d'ailleurs, à l'intellectualisme. — Pour rendre pleine justice à l'évangélisme, disons enfin qu'il fut admirable dans l'ordre pratique, et que la plupart des œuvres d'évangélisation, de mission et de relèvement moral qui font l'honneur du protestantisme anglais lui doivent leur origine. — Sur l'évangélisme, v. E. de Pressensé, *op. cit.*, p. 284-289; F. de Pressensé, *Le Cardinal Manning*.

tous les domaines de la vie nationale, par une crise profonde. Les événements qui s'étaient produits en France avaient eu leur contre-coup dans les autres pays de l'Europe. La Révolution de 1789 avait semé dans le monde des idées de liberté dont les guerres de l'Empire avaient pu retarder, mais non arrêter, la marche et qui, dans la patrie de Robertson aussi, allaient amener de graves transformations politiques. La création de la grande industrie avait modifié les conditions économiques du pays, accru l'extrême misère des classes ouvrières et donné lieu à des agglomérations d'ouvriers qui prirent conscience bientôt de leur solidarité, de leurs droits et de leur force. A l'agitation ouvrière française correspondit le mouvement charliste. La vieille organisation sociale était ébranlée jusque dans ses fondements <sup>1</sup>.

En littérature, en religion, en théologie, la fermentation des esprits n'était pas moins grande, ni moins grand leur désarroi. L'activité théologique inaugurée par Coleridge (le Schleiermacher anglais) se poursuivait. Les travaux de Whately et de l'école d'Oxford renouelaient la critique et l'exégèse. D'autre part la « Vie de Jésus » de Strauss, traduite en anglais, avait jeté dans nombre d'âmes le trouble et le doute. Des besoins nouveaux se faisaient jour auxquels l'Eglise anglicane semblait impuissante à répondre. L'évangélisme se figeait de plus en plus dans ses formules sèches et vides qui ne pouvaient suffire aux âmes affamées de nourriture spirituelle. L'anglo-catholicisme répugnait aux masses, et la défection de Newman le compromettait aux yeux des hommes qui, sympathiques à ses principes et à sa tentative, redoutaient, pour leur pays, l'influence de Rome. Le christianisme perdait ainsi son action sur les

<sup>1</sup> V. Seignobos, *Histoire politique de l'Europe contemporaine*; Lujo Brentano, *Die christlich-soziale Bewegung in England*; G. Frommel, *L'Anglo-Catholicisme* (*Revue Chrétienne* 1892). F. de Pressensé, *Le Cardinal Manning*, etc.

ouvriers, qui voyaient en lui l'ennemi de leurs justes revendications, et sur les esprits cultivés auxquels il apparaissait généralement comme un système doctrinal usé, dont le progrès des sciences ne leur permettait plus d'accepter les formules. Carlyle prêchait le culte des Héros, et Ruskin la religion de la Beauté. Un fort courant d'incrédulité se dessinait, auquel allait se rattacher bientôt le positivisme de George Eliot et l'agnosticisme scientifique de Herbert Spéncer.

Voilà le milieu où Robertson se trouve placé. Comment veut-on qu'un esprit comme le sien, nourri de Platon et d'Aristote, tourné à la spéculation, engagé dans les conflits d'idées qui se produisent dans son pays, et qui ne se paie pas de mots et d'apparences, mais veut aller au fond des choses et se rendre compte de ce qu'il croit; comment veut-on qu'un homme qui joint à ces exigences intellectuelles, un sentiment religieux intense et un profond besoin d'idéal et de sainteté, ne soit pas amené, par ses réflexions et par ses expériences, à briser les cadres étroits et vieillis dans lesquels s'était enfermée la piété de son enfance? Ajoutons qu'il fit à Cheltenham la connaissance d'un médecin qui l'initia aux travaux de la science théologique et philosophique allemande; et que, d'autre part, il se sentit blessé et repoussé dans la solitude par les querelles mesquines dont il entendait sans cesse le bruit, dans une petite ville où les grandes discussions du jour dégénéraient en amères personnalités, et donnaient lieu à des suspicions, à des dénonciations, à des anathèmes dont ne pouvait que souffrir une âme généreuse et élevée. On le voit, des causes nombreuses, petites et grandes, intérieures et extérieures, ont amené cette crise qui, à quelques-uns, a paru éclater dans sa vie comme un coup de foudre dans un ciel serein. De tels changements s'accomplissent lentement et se préparent le plus souvent dans le secret du cœur. Il en est

comme de ces poches d'eaux qui se forment dans les glaciers de nos Alpes, et dont on ne soupçonne pas l'existence jusqu'à ce qu'un jour elles se rompent et produisent de grands ravages.

Pour Robertson, quand la crise éclata, ce fut terrible. En voyant s'écrouler le système doctrinal sous la forme duquel le christianisme lui était apparu et qu'il n'avait pas encore appris à séparer de la vérité éternelle, il lui sembla que l'édifice de sa foi s'en allait tout entier. Incapable, physiquement et moralement, d'exercer plus longtemps le ministère, il se rendit dans les montagnes du Tyrol (1846). Il y passa par une période d'agonie spirituelle dont il ne sortit victorieux que parce qu'il retint toujours fermement les grandes certitudes morales et dont il nous a plus tard révélé quelque chose dans un discours prononcé au « Working men's Institute ». Celui-là seul qui a traversé lui-même ces heures sombres peut en parler ainsi :

C'est un moment terrible que celui où l'âme commence à trouver que les étais sur lesquels elle s'était appuyée pendant de longues années sont ébranlés pour la plupart, et quand elle commence à se défier de tous à la fois ; quand elle s'aperçoit de la nullité de plusieurs opinions traditionnelles qu'elle avait reçues avec une confiance implicite et que, dans cet horrible trouble qui l'envahit, elle se demande s'il y a encore quelque chose qui soit digne d'être cru. C'est une heure redoutable quand la vie a perdu son sens et semble renfermée dans l'instant qui passe, quand le tombeau paraît être la fin de tout, et que le ciel s'ouvre comme une morne et sombre étendue vide de Dieu. Dans cette terrible solitude de l'esprit, alors que ceux qu'on avait pris pour des amis de sûr conseil, ne savent exprimer que la terreur et nous disent de chasser des doutes que l'on sait fondés sur la vérité et d'éteindre comme un feu de l'enfer ce qu'on sait être, en partie, une lumière du ciel, dans cette situation où tout flotte dans une affreuse incertitude, je ne connais qu'un moyen de sortir sain et sauf de cette angoisse, c'est de retenir fermement les points dont on est assuré, les grands et simples axiomes de la morale. Dans l'heure la plus sombre par laquelle une âme d'homme puisse passer, quels que soient ses doutes, cela du moins est certain ; à supposer même qu'il n'y eût ni Dieu, ni immortalité, oui, même alors, il vaut mieux être généreux qu'égoïste, il vaut mieux être chaste que libertin, la vérité l'emporte sur le mensonge et la

bravoure sur la lâcheté. Heureux l'homme qui, dépourvu de toute bénédiction, dans l'obscur tempête de l'âme, retient fermement ces principes sacrés. Trois fois heureux celui qui, alors que tout est sombre et désolé en lui et hors de lui et que ses maîtres eux-mêmes ne cherchent qu'à l'épouvanter et que ses amis l'abandonnent, s'attache opiniâtement au bien moral; oui, il est trois fois heureux, car sa nuit sera transformée en un jour clair et serein. J'en appelle au souvenir de tout homme qui a traversé cette agonie et s'est retrouvé en définitive sur le roc, entouré de vagues épaisses et devant un ciel sans nuages, avec une foi, une espérance, une assurance qui ne reposent plus sur la tradition, une certitude que ni la terre ni l'enfer n'ébranleront plus jamais <sup>1</sup>.

Robertson trouva en Allemagne « une école pleine de sève religieuse, mais d'un libéralisme bienfaisant, traitant les questions sans parti pris, poursuivant, au milieu de bien des tâtonnements, une réforme salutaire de la théologie évangélique, et cherchant avant tout à introduire l'élément moral dans la conception religieuse <sup>2</sup>. » Il s'établit à Heidelberg et y exerça les fonctions de chapelain anglais. Au bout de trois mois déjà il retournait dans son pays et acceptait un poste de pasteur à *Oxford*, puis, peu après, à *Brighton*. Il avait retrouvé des convictions, différentes sans doute de celles qui lui avaient échappé, mais qui étaient fondées sur le roc de l'expérience morale et ne firent que s'affermir avec les années.

Nous nous sommes étendu un peu longuement sur l'histoire de cette crise parce qu'elle explique, comme un principe duquel tout découle, la théologie de Robertson et son activité à Brighton. Sur cette activité elle-même le dessein de cette étude nous force à être bref. D'ailleurs, comme le dit fort bien E. de Pressensé, « le côté dramatique de la vie de Robertson est tout intérieur, les incidents y sont fort rares et n'ont rien d'exceptionnel <sup>3</sup> ». Disons seu-

<sup>1</sup> *Lectures, addresses and literary remains : On sceptical books*, p. 49.

<sup>2</sup> E. de Pressensé, *ouv. cit.*, p. 298.

<sup>3</sup> E. de Pressensé, *ouv. cit.*, p. 308.

lement que Robertson arriva à Brighton à la pleine maturité de son talent et de son caractère. Dans la chapelle de la Trinité où il prêchait, il réunit un auditoire de semaine en semaine plus nombreux. On accourait en foule pour entendre cette parole, claire, chaude, imagée et originale, cette éloquence incisive qui savait revêtir de formes nouvelles et fraîches des vérités que l'on croyait usées, mais qui n'avaient besoin que d'être rajeunies. Les esprits cultivés, les hommes engagés dans la vie publique, étaient attirés par ses connaissances historiques si étendues, et par la puissance avec laquelle il appliquait le christianisme aux problèmes sociaux du présent. Il vint aussi, et en grand nombre, des jeunes gens, des ouvriers, des domestiques, gagnés par son évidente sincérité, le sérieux de toute sa personne, la fermeté de sa conviction et son active sympathie.

Néanmoins il se sentait seul. La pensée d'être un prédicateur en renom lui était insupportable. Et cette pensée le poursuivait, empoisonnant les joies de son ministère. Il souffrait d'être l'objet des conversations, admiratives ou dénigrantes, d'une ville d'eaux à la mode. Il y avait là de sa part une exagération, un peu maladive, d'un noble sentiment et qu'il faut attribuer à cette sensibilité excessive qui marqua sa vie d'une si particulière empreinte. Il avait une imagination extraordinaire qui donnait forme et couleur aux idées les plus abstraites. Il vibrait, comme un instrument délicat, au moindre attouchement. Il était doué d'une grande puissance de sympathie qui le rendait capable, disait-il, de sentir avec le brahmine, le panthéiste, le stoïcien, le platonicien, l'épicurien lui-même, d'être en agonie avec celui qui ne croit à rien<sup>1</sup>. Ce tempérament moral le destinait à ressentir profondément et douloureusement non seulement les attaques injustes dont il était

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 102.

l'objet et les épreuves de sa propre existence, mais encore les souffrances de l'humanité et l'énorme disproportion qui existe toujours entre l'idéal et la réalité. Il savait, comme personne, révéler aux hommes leur caractère, démêler les sentiments confus qui s'agitaient en eux et donner une expression aux pensées, aux désirs, aux aspirations dont ils étaient travaillés sans pouvoir les formuler.

Nous avons parlé d'attaques injustes. Elles ne lui furent, en effet, pas épargnées. Bien qu'il évitât toute polémique et se bornât à l'affirmation de ses vues, il suscita contre son enseignement une opposition violente. On passa ses paroles au crible d'une critique malveillante ; on arracha à leur contexte des passages de ses sermons et on s'en servit pour le dénoncer comme un hérétique dangereux. On usa contre lui de toutes les armes du fanatisme. Des gens bien pensants le menaçaient des flammes de l'enfer. On lui reprochait de vouloir être original à tout prix. On l'accusait de socialisme, de néologie allemande surtout, ce qui, dans l'esprit de ses adversaires, était le crime suprême. Comme il cherchait à reconnaître la vérité sous toutes les formes qu'elle est susceptible de revêtir, comme il tendait une main fraternelle à tous les hommes de bonne volonté, mais sans vouloir s'enfermer jamais dans les cadres d'un parti, et comme il dédaignait, d'autre part, de se défendre lui-même, les attaques dont on le poursuivait restaient souvent sans réponse. Aussi pouvait-il écrire : « Ma devise est : Seul avec Christ !<sup>1</sup> » Et encore : « Je suis seul maintenant et le serai jusqu'à la fin. Mais je n'ai pas peur d'être seul dans la majesté de cette obscurité, que la présence de Dieu suffit à peupler. Je ne demande aucune autre sympathie que la sienne. S'il est dans sa volonté de m'accorder plus encore, je l'accepterai avec reconnaissance, mais je

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, 87-88 et 101.

puis vivre sans cela, ainsi que plus d'un de ses meilleurs serviteurs a dû le faire<sup>1</sup>. »

Robertson mourut le 15 août 1853, à l'âge de 37 ans seulement, d'une affection du cerveau qui lui causait d'horribles souffrances. Il garda jusqu'à la fin la ferme assurance de l'amour paternel de Dieu et de son immortalité en Christ. Ses derniers mots furent : « Laissez Dieu faire son œuvre. » Sa mort fut un deuil public. Plus de deux mille personnes suivirent sa dépouille au cimetière. Et l'on put voir autour de sa tombe, réunis par une tristesse commune et par un commun amour pour le pasteur dont ils entouraient le cercueil, avec les ministres de toutes les dénominations ecclésiastiques, des Juifs, des unitaires, des catholiques-romains, des quakers, et des représentants de toutes les classes sociales : ouvriers, nobles et commerçants. Bel hommage rendu à un homme que posséda tout entier l'amour de la Vérité et qui, au milieu de nos dissensions et de nos luttes, poursuivit une œuvre d'apaisement et d'union des cœurs sur le terrain de l'Évangile éternel. L'action du grand prédicateur n'avait pas été vaine. Et la publication de ses sermons qui se répandirent dans le monde entier, allait étendre encore et prolonger son influence. A personne, sans doute, mieux qu'à Robertson, ne s'applique la belle parole prophétique : « Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui en auront amené plusieurs à la justice brilleront comme les étoiles à toujours et à perpétuité<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 100.

<sup>2</sup> Dan. 12, 3.

---



## DEUXIÈME PARTIE

---

### Le Penseur

---

#### CHAPITRE PREMIER

---

#### Caractéristique générale de l'œuvre de Robertson

---

Ce fut une œuvre d'*apologète* chrétien que celle de Robertson. On en a l'impression très nette quand on lit sa vie et ses discours.

Et, sans doute, est-ce là le point de vue auquel il convient de se placer, si l'on veut porter sur sa théologie et sur son activité en général, un jugement équitable<sup>1</sup>. Avant tout, le pasteur de Trinity Chapel avait un sens profond des besoins de son époque. Nous avons caractérisé ailleurs<sup>2</sup>, bien que brièvement, l'état des esprits en Angleterre dans la première moitié de ce siècle. La situation était critique pour l'Eglise, pour le christianisme lui-même. Tels des matelots qui sur un navire en danger de sombrer ne s'occuperaient qu'à vider leurs querelles en des pugilats insensés — beaucoup ne se souciaient guère de la gravité

<sup>1</sup> Pour voir jusqu'à quel point l'esprit de parti, l'étroitesse ecclésiastique et théologique peuvent égarer le jugement, lire l'étude consacrée à Robertson, par le Rév. E. Cutler, dans la *Boston Review*, juillet 1866.

<sup>2</sup> Voir page 11.

des temps, ne s'en apercevaient même pas, absorbés qu'ils étaient par des discussions ecclésiastiques et dogmatiques pour le moins secondaires. Robertson vit le péril et se préoccupa du remède à apporter à des maux dont nous n'avons pas cessé de souffrir.

Demandez-vous, s'écrie-t-il, quel est le péril de notre âge ? Quelques-uns vous diront : c'est le papisme. Mais non, ce que nous craignons c'est bien plutôt la réaction contre le papisme, ce sont les conséquences de l'éducation, en faveur aujourd'hui, de l'esprit sans Dieu. Notre époque a vu la science accomplir des miracles : nous mesurons la terre et les cieux, nous faisons du soleil notre peintre et de l'éclair notre messager. Mais s'il n'y a que cela dans nos âmes, savez-vous quel en sera le résultat ? C'est que nous aboutirons inévitablement à un athéisme qui détrônera Dieu de sa place dans nos cœurs pour substituer au culte du Créateur, le culte du moi, de Mammon, du bien-être et du luxe<sup>1</sup>.

On sait comment l'événement confirma ses craintes et de quel poids le matérialisme ne tarda pas à peser sur l'Europe.

Hélas ! au lieu de la religion vivante qu'il fallait à ces foules hostiles ou indifférentes à l'Evangile, les uns ne leur offraient que de sèches formules doctrinales ou philosophiques, et les autres des cérémonies et des rites également insuffisants. Robertson tenta de réagir contre l'intellectualisme, tant des orthodoxes que des rationalistes, et contre le matérialisme des tractariens. Surtout il voulut ramener le christianisme à son centre, au Christ, que la dogmatique des uns et le cléricalisme des autres reléguaient au second plan.

Comprendre la vie et l'esprit de Christ, écrit-il, me paraît être la seule chance de salut. Mais nous avons des doctrines sur Christ au lieu de Christ lui-même, nous appelons « l'Evangile » la mauvaise métaphysique de l'Evangélisme et « l'Eglise » les formes passagères du tractarianisme<sup>2</sup>. — Comprendre Christ, c'est comprendre le chris-

<sup>1</sup> *Sermons*, tome V, page 205.

<sup>2</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 287.

tianisme. Pour qui n'a pas l'intelligence de cette vie, toutes les controverses deviennent incompréhensibles — des logomachies sans réalité. Il lui manque la clef<sup>1</sup>.

C'est donc sur la personne de Christ, comme nous le verrons encore, que Robertson fait porter le principal effort de sa prédication. C'est à Christ qu'il rapporte et c'est par lui qu'il explique toutes choses, mettant ainsi ses auditeurs en relation avec une personne vivante, et non avec des dogmes, et faisant du même coup sortir le christianisme des sanctuaires pour le transporter dans la vie. Il avait le sentiment très net que l'Evangile était trop prêché comme une dogmatique, et pas assez comme la religion de la vie.

S'instruire dans les choses religieuses n'est pas se livrer à l'investigation de doctrines étranges et surannées, mais appliquer des principes spirituels à ces questions et modes d'action qui concernent l'existence présente, au marché, au magasin, dans le cabinet de travail et dans la rue<sup>2</sup>.

Tout ce qui nous reste de Robertson, ses discours et ses lettres, montre, en effet, qu'il a constamment cherché à faire cette application des principes de l'Evangile aux questions de tout ordre qui préoccupaient alors et passionnaient les esprits.

On verra, en particulier, au chapitre v, qu'il a su s'affranchir d'un individualisme étroit qui a été souvent l'écueil du protestantisme, et qu'il a beaucoup insisté sur la vertu sociale de l'Evangile. Il croyait que Jésus-Christ est le chemin, la vérité et la vie pour les nations aussi bien que pour les individus, qu'il a apporté dans le monde un remède pour tous les maux, une solution pour tous les problèmes, pour toutes les difficultés auxquels sont liés le progrès et le bonheur de l'humanité.

<sup>1</sup> *Sermons*, t. V, p. 297.

<sup>2</sup> *Lectures on the Corinthians*, p. 2.

Toutefois, ce n'est pas aux dépens de l'élément intellectuel du christianisme que Robertson met l'accent sur le caractère pratique de l'Evangile. C'est, au contraire, dans le domaine de la pensée religieuse que son action s'est fait sentir le plus vivement et de la manière la plus féconde. Il s'est attaché à ramener à Christ ceux qu'avaient éloignés de lui l'étroitesse, la cruauté ou l'inintelligibilité de systèmes théologiques que, par une confusion déplorable, les hommes qui les professaient prétendaient identifier avec la doctrine de Jésus-Christ lui-même. Nul n'a, mieux que lui, fait justice du préjugé qui veut que l'Evangile ait fait son temps et ne réponde plus aux besoins des générations actuelles. Et il l'a fait en montrant qu'il serait insensé de vouloir lier à des formes nécessairement transitoires, cet Evangile qui porte en lui-même une puissance infinie d'expansion, de renouvellement et d'adaptation, et qui est d'aujourd'hui comme il a été d'hier, comme il sera de demain, parce qu'il est l'Eternelle Vérité.

Mais l'éminent penseur est de la race des Luther, non des Carlstadt. Sous prétexte que l'atmosphère y est lourde et malsaine, il ne portera pas une main brutale sur l'édifice religieux qui a abrité les générations passées. On trouve en lui un mélange singulier — tel d'ailleurs qu'il convient à un homme de transition, et moins rare qu'ailleurs en Angleterre, le pays par excellence de ces contrastes — de sagesse et de hardiesse, de prudence conservatrice et d'intrépide liberté d'esprit.

Je demande toujours, écrit-il, que signifie ce dogme ? Non pas : que signifiait-il dans la bouche de ceux qui l'on promulgué ? mais : comment puis-je formuler, dans ma langue, la vérité qui est à sa base, et cela, si possible, dans une forme plus correcte quoique, en définitive, toujours approximative ? Le purgatoire, l'absolution, le culte de Marie deviennent ainsi pour moi des pétrifications, mais non pas des mensonges <sup>1</sup> ?

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 211.

On le voit, Robertson ne vise pas à faire œuvre d'historien. Il ne cherche pas à situer dans le temps les doctrines chrétiennes, à en découvrir la genèse et à en suivre la formation. Il ne se livre pas à ce travail d'analyse dont le propre « est de *décomposer* les objets qu'elle étudie<sup>1</sup> ».

S'il parle du symbole d'Athanase, par exemple, conservé dans la liturgie de l'Eglise anglicane, ce ne sera pas pour nous démontrer savamment que ce document étant conditionné par une métaphysique qui n'est plus la nôtre, ne saurait éveiller en nous les mêmes idées que dans l'esprit d'un chrétien du IV<sup>e</sup> siècle ; ou que la conception de l'univers et l'anthropologie qu'il implique étant aujourd'hui abandonnées, la valeur de ses propositions doctrinales s'en trouve atteinte.

Non, ce qui lui importe, c'est de retrouver la substance religieuse que recouvrent ces formules surannées et imparfaites, et qui demeure pour notre âme un vivant aliment. Les théologiens des premiers siècles ou du moyen-âge ont pu se laisser égarer par leurs prémisses philosophiques. Bien insensé, par suite, celui qui voudrait s'attacher servilement, et pour les imposer aux autres, à des formes qui ne répondent pas aux besoins actuels de l'humanité et nous sont peut-être même devenues inintelligibles. Mais fait-il preuve de plus de sagesse, l'homme qui prend prétexte des éléments contingents du dogme pour rejeter celui-ci absolument ? Robertson s'est efforcé d'éviter ce double écueil. Partant de ce qui existait, des réponses fournies par les dogmes officiels aux questions religieuses et théologiques, il a eu l'ambition de faire sentir à ses contemporains la constante actualité des problèmes soulevés, et de les convaincre de la valeur permanente des solutions chré-

<sup>1</sup> Bersier, *Sermons*, t. II, p. 353.

tiennes, en traduisant en langage moderne des formules doctrinales vieilles.

Ces formules ne varient, d'ailleurs, que parce qu'aucune d'elles n'épuise la vérité. Il faudrait avoir la vue singulièrement courte pour croire que la vérité se laisse emprisonner tout entière dans un système : elle les déborde tous et de toutes parts. Voilà ce que Robertson a rappelé avec force aux hommes de son temps.

Il faut, disait-il, que la Vérité de Dieu soit illimitée. Pour les tractariens et les évangélistes, elle ressemble à un étang dont vous pouvez faire le tour en disant : « Je tiens la Vérité. — Quoi ! toute la Vérité ? — Oui, toute, la voici circonscrite, définie, prouvée, et vous êtes un incrédule si vous ne croyez pas que mon étang, celui qu'ont creusé le grand M. Scott, et M. Newton, et M. Cecil, a les dimensions voulues pour être l'Evangile infini du Maître de l'univers<sup>1</sup>.

— Non, mes frères, la Vérité est infinie comme le firmament au-dessus de nos têtes. L'un et l'autre, dans l'enfance, paraissent faciles à saisir et à mesurer, mais deviennent avec les années et plus lointains et plus immenses. Aussi nous sourions à l'idée d'avoir cru toucher les cieux, et nous rougissons en songeant à la vaine suffisance avec laquelle nous parlions de connaître et de prêcher la Vérité<sup>2</sup>.

De là, la nécessité de pénétrer au-delà de la forme toujours inadéquate pour arriver à la substance vivante et éternelle.

Prêcher la religion de l'esprit, comme Christ à la Samaritaine — une religion indépendante de tout lieu déterminé — comme Etienne à la foule qui le lapida pour blasphème contre le Temple, c'est-là, me semble-t-il, la grande tâche d'un prédicateur chrétien de nos jours<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 211.

<sup>2</sup> *Sermons*, t. I, p. 309. Cette conviction du caractère illimité de la vérité chrétienne lui laissait, à l'égard des dogmes de son Eglise, une liberté que d'aucuns jugeront excessive. Il les interprétait à sa façon, mais de la meilleure foi du monde et sans que le moindre soupçon puisse l'effleurer. Avec une parfaite candeur, il pratiquait une méthode qui peut être légitime, à la condition que l'habileté n'en fasse pas un instrument de confusion, et qui pourrait se définir ainsi :

Pour des penses nouveaux garder les mots antiques.

<sup>3</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 285.

— Je cherche à mettre l'esprit au-dessus de la lettre... Mon but est de dégager la vérité profonde qui git à la racine de formules générales et de montrer ainsi combien celles-ci sont plus vraies que les hommes ne le savent eux-mêmes.

Voici enfin les principes fondamentaux qui, selon Robertson lui-même<sup>1</sup>, ont inspiré toute sa prédication, et que nous ne faisons qu'indiquer ici, parce que la suite de ce travail en fera voir l'application :

- I. Etablir la vérité positive plutôt que détruire l'erreur.
- II. La vérité est faite de deux propositions opposées et ne peut être trouvée dans une *via media*<sup>2</sup>.
- III. La vérité spirituelle est saisie par l'esprit et non par l'intelligence. Aussi devrait-elle être prêchée d'une façon suggestive<sup>3</sup> et non sous forme dogmatique.
- IV. La foi au caractère humain de Christ doit précéder la foi à son origine divine.
- V. Le Christianisme agit du dedans au dehors et non inversement, et il en devrait être de même pour ceux qui le prêchent.
- VI. Il y a dans le mal un esprit du bien<sup>4</sup>.

En même temps qu'elles confirment ce que nous avons dit du caractère apologétique de la prédication de Robertson, ces citations nous montrent comment il comprenait sa tâche, dans quel esprit il l'accomplissait et ce que nous sommes, par suite, en droit de lui demander.

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 275.

<sup>2</sup> Contrairement à la fameuse théorie de Newman.

<sup>3</sup> *Suggestively*, expression que M<sup>me</sup> Broicher traduit par, cette parole de Herder : *in Her zund Einbildung reden*.

<sup>4</sup> Shakespeare, *Henri V*.

## CHAPITRE II

---

### La théologie de Robertson

---

On ne s'étonnera pas de trouver, dans la théologie de Robertson, des lacunes et des imperfections. Lui même convenait qu'elle manquait de contours précis. A 37 ans — âge où il mourut — un homme n'a pas atteint le terme de son développement. On peut donc formuler des regrets, exprimer des réserves aussi sur plusieurs de ses vues théologiques. Personne, néanmoins, ne se défendra d'une profonde sympathie pour un penseur dont le système a pu ne pas être rigoureusement agencé dans toutes ses parties et s'écarter sur plusieurs points de la théologie traditionnelle, mais qui l'avait conquis de haute lutte, qui n'exprima jamais une seule idée qu'il ne l'eût auparavant faite sienne par un long et parfois douloureux travail intérieur. On s'aperçoit bien, en le lisant, que ses conceptions n'ont rien d'emprunté. On trouve dans ses sermons plus que des mots, plus même que des idées : on y sent vibrer une âme d'homme semblable à nous, épris, comme peu l'ont été, de vérité et de perfection et qui, dans sa lutte avec l'ange, n'a relâché son étreinte qu'après avoir été béni de son mystérieux adversaire. Il est remarquable que les sermons qui ont placé Robertson au premier rang des orateurs de la chaire datent tous de la période de Brighton. Ceux de Winchester, remplis, paraît-il, d'analyses doctrinales et de développements généraux sur l'amour de Christ

n'avaient rien de remarquable. Ceux même de Cheltenham — on en a publié deux dans le tome V<sup>1</sup> — sont, malgré leurs incontestables mérites, bien inférieurs, non seulement aux sermons de la fin de sa vie, mais aux premiers qu'il prêcha à son retour de Heidelberg. Comment expliquer cet essor subit et prodigieux d'un talent distingué, sans doute, mais dont on n'eût pas pensé qu'il s'élèverait à une telle hauteur? Il faut évidemment le mettre en relation avec la crise profonde traversée par le prédicateur, et qui a stimulé et développé ses extraordinaires facultés. A Brighton, Robertson a une théologie bien à lui, plongeant ses racines dans le sol fécond de l'expérience. Non pas qu'il ait tout tiré de son propre fonds. Il n'est pas malaisé de trouver dans ses écrits, la trace d'influences qu'il a subies. Nous avons vu déjà qu'il devait beaucoup à Platon et à Aristote. Parmi les modernes qui ont exercé sur lui une action plus ou moins grande, on peut citer Coleridge, Wordsworth, Arnold, Schleiermacher, Lessing, Rothe qu'il a pu entendre et connaître à Heidelberg, quoiqu'il n'en dise rien, et qui, me semble-t-il, est, avec Herder peut-être, celui des théologiens allemands dont il a le plus reçu<sup>2</sup>. Mais il est visible aussi qu'il ne prenait des uns et des autres que ce qui répondait à ses propres expériences et pouvait passer ainsi, comme un élément intégrant, dans sa constitution mentale et spirituelle. Aussi aurait-il pu dire de ses sermons qu'il y pend toujours quelque goutte de sang. Ils font vraiment au lecteur — qu'en devait-il donc être pour l'auditeur! — l'impression d'être taillés en pleine chair vive, d'avoir été vécus avant d'être prêchés.

De là vient, avec un de leurs principaux mérites, l'im-

<sup>1</sup> *The human race typified by the Man of sorrows, Degrees in glory.*

<sup>2</sup> Comp. par exemple, les vues de Robertson sur les caractères de la connaissance religieuse avec celles de Rothe, dans son ouvrage « *Zur Dogmatik* ». — V. p. 34.

possibilité de faire de Robertson, le chef ou le représentant d'un parti théologique. Cet homme qui aspirait à être une voix ne se serait pas dégradé au rôle d'écho. Et il avait horreur des partis, toujours étroits par quelque côté, exclusifs et intolérants. Il n'appartenait à aucune école. Il n'aimait que la Vérité, et il l'aimait avec passion. Quelques-uns l'appellent un libéral. Libéral, oui, dans le meilleur sens du terme. Mais il n'avait rien de la platitude religieuse et de la soif de négation qui caractérisent le rationalisme. S'il a pris une grande part, en Angleterre, à l'œuvre de rénovation théologique, il s'est toujours montré plus préoccupé d'édifier que de démolir; et s'il a beaucoup insisté sur l'humanité de Christ, il a brûlé pour le Maître à qui il s'était donné tout entier d'un amour dont le vrai nom est adoration, et dont la ferveur, l'intensité justifient le mot de M. Pfleiderer qui a appelé Robertson un Saint protestant.

On peut constater, en réalité, entre l'éminent penseur et toutes les écoles ou tendances théologiques et ecclésiastiques de son temps des points de contact aussi bien que des différences. Non pas qu'il pratiquât un éclectisme commode et superficiel; mais c'était une individualité puissante et une âme d'une droiture parfaite. Il apportait trop d'ardeur et à la fois trop de désintéressement dans sa recherche de la Vérité pour ne pas la reconnaître sous quelque forme qu'elle lui apparût. Si cependant on tient à fixer sa position théologique, peut-être faudra-t-il le placer à côté de Kingsley et de Maurice, si différents de lui à tant d'égards, dans le *Broad Church Movement*, mais en se souvenant que ce terme n'est pas synonyme de parti des latitudinaristes, mais qu'il désigne une Eglise assez large pour donner asile à des opinions fort diverses et parfois opposées<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> C'est parce que l'on sépare, à tort, ce mot de « broad » du mot « church »

Il nous a paru convenable de faire précéder de ces réflexions préliminaires l'exposé des idées théologiques de Robertson. Afin d'en faire saisir l'enchaînement logique et d'en mieux indiquer les rapports mutuels, nous rangerons ces idées, non pas dans l'ordre habituel des traités de dogmatique, mais sous deux chefs principaux qui constituent comme les deux pôles de la pensée de Robertson : le problème de la connaissance religieuse et l'œuvre du Christ.

### A) Le problème de la connaissance religieuse

Si j'ai enseigné une chose avec plus d'énergie qu'aucune autre, c'est que ce n'est pas par la raison, mais par l'esprit, c'est-à-dire par le cœur attiré par l'amour de Dieu que la vérité peut être perçue et jugée.

Je suis convaincu que la prétention de faire reposer le christianisme sur les miracles et l'accomplissement des prophéties est un misérable rationalisme, comme si le salut de l'âme pouvait dépendre de l'intelligence d'un juriste capable de discerner l'évidence des choses et comme si le témoignage des sens pouvait l'emporter sur celui de l'esprit.

Ces lignes extraites d'une lettre de Robertson<sup>1</sup>, résument fort bien l'enseignement du prédicateur sur le sujet, et les pages qui suivent ne feront que les développer sans y rien ajouter d'essentiel. La question de savoir comment nous pouvons arriver à la connaissance ou à la certitude religieuse est une de celles qui ont le plus préoccupé Robertson, et sur lesquelles — une fois qu'il l'eut résolue — il revient, en effet, le plus souvent dans sa prédication. Les sermons intitulés « Le bon Berger<sup>2</sup> » « La révélation des choses célestes<sup>3</sup> » « Le Royaume de la Vérité<sup>4</sup> » « Le

qu'il qualifie seul, pour l'appliquer à des individus, que l'on a confondu parfois les « Broad church men » avec les « libéraux » ou radicaux théologiques du continent.

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 267.

<sup>2</sup> *The good shepherd*, t. II.

<sup>3</sup> *God's revelation of heaven*, t. I.

<sup>4</sup> *The kingdom of truth*, t. I.

Scepticisme de Pilate <sup>1</sup> » « La Sagesse justifiée par ses enfants <sup>2</sup> » etc., traitent tout entiers à des points de vue différents ce grave sujet, auquel se rattachent plus ou moins étroitement les problèmes de l'autorité en matière de foi, de la révélation, de l'inspiration et du surnaturel.

C'est dans ces discours, qui, combattant l'intellectualisme de droite et de gauche, s'écartent beaucoup parfois des idées traditionnelles, que Robertson fait proprement œuvre d'apologète. Comme Pascal et comme Vinet, il ne veut pas confondre la vérité chrétienne avec un corps de doctrines à l'égard duquel il n'y aurait à prendre qu'une détermination de l'intelligence. Pour lui aussi, Dieu est sensible au cœur. Il croit que les vérités les plus hautes sont de la poésie <sup>3</sup>, qu'elles veulent être éprouvées et non prouvées, qu'elles ne sont accessibles qu'à l'intuition d'un cœur formé à l'amour et à l'obéissance, et reposent en dernière analyse, non pas sur une autorité extérieure mais sur ce témoignage intérieur du Saint Esprit dont parle l'Écriture <sup>4</sup>.

Dans « Le Scepticisme de Pilate » il montre fort bien les dangers que fait courir à l'humanité toute religion qui prétend imposer ses dogmes :

Les deux résultats inévitables, dit-il, de toute prétention à l'infailibilité et de toute prohibition de l'esprit d'examen sont d'exciter tout ensemble le fanatisme et le scepticisme. C'est ainsi d'abord que l'on transforme les esprits faibles, qui ne peuvent penser, en lâches bigots ; à l'instigation de leurs prêtres ou de leurs ministres, ils poussent le cri farouche qui force un gouvernement, un juge, un évêque à persécuter l'idée qu'ils haïssent et qu'ils redoutent ils transforment ainsi une conviction privée en un crime civil. Ces mêmes procédés poussent au scept-

<sup>1</sup> *The scepticism of Pilate*, t. I.

<sup>2</sup> *Wisdom justified of her children* (1<sup>er</sup> sermon), t. V.

<sup>3</sup> « Si je ne croyais que la religion est de la poésie, et que toute ou presque toute poésie est à mi-chemin de la religion, en tant que toutes deux ont les mêmes lois, et que leur contraire à l'une et à l'autre est la science, comme leur organe à toutes deux est l'intuition, je n'aurais pas perdu mon temps à ces lectures ». St. Brooke, *ouv. cit.* p. 255.

<sup>4</sup> Rom. 8, 16 ; 1 Jean 5, 10.

ticisme les esprits qui, comme Pilate, connaissent la fausseté de ces accusations. Peu importe la manière dont s'exprime cette prétention à l'infailibilité, que se soit avec la netteté et la logique de l'Eglise de Rome, ou bien l'inconséquence de tel homme d'Eglise ou de tel corps religieux qui veut en couvrir ses opinions favorites. Peu important même les pénalités, dont on frappe des convictions consciencieuses, que ce soit la roue ou le bûcher, ou bien le soupçon, l'isolement, la calomnie et la désignation d'hérétique — dans une telle voie, vous faites des fanatiques et des sceptiques, — vous ne ferez jamais des croyants <sup>1</sup>.

Alors, après avoir dit que la vérité étant illimitée il faut borner notre ambition à en connaître ce qui nous est nécessaire pour vivre et pour mourir, il ajoute que trois chemins nous sont ouverts pour y parvenir : l'indépendance, l'humilité et l'action.

Que personne ne prenne l'indépendance comme un synonyme de la présomption. L'indépendance protestante, nous dit-on, n'est que de l'orgueil et de la confiance personnels ; en réalité elle n'est pas autre chose qu'un profond sentiment de responsabilité et une détermination de se confier en Dieu plutôt qu'en l'homme, en Dieu et en la lumière divine qui illumine notre âme. Vous prenez un guide pour vous conduire sur les glaciers entre les nombreux précipices, mais, quelque expérimenté qu'il soit, vous contrôlez son opinion, vous comptez aussi sur vos forces, vous décidez en dernier ressort. Et ce n'est pas de la présomption, mais simplement de l'indépendance. Personne, autant que vous n'a d'intérêt à votre conservation ; aussi vous ne vous fiez aveuglément à qui que ce soit. Il en est de même dans les questions religieuses. Personne ne peut avoir autant que vous le souci de votre âme. C'est donc à vous à chercher et à penser, et vous ne sauriez déléguer cet office à un prêtre ou à l'Eglise. Et on appellerait cela de la présomption ? Oh ! celui qui sait ce que c'est que de lutter pour la vérité considérée comme une question de vie ou de mort, est seul aussi à savoir quel abîme il y a entre l'indépendance et la présomption <sup>2</sup>.

L'admirable sermon sur « Le bon Berger », en même temps qu'il nous montre comment Robertson appliquait son troisième principe, — à savoir que la vérité, étant perçue par l'esprit, ne doit pas être prêchée sous forme

<sup>1</sup> *The Scepticism of Pilate*, t. I, p. 307.

<sup>2</sup> *The Scepticism of Pilate*, t. I, p. 310.

dogmatique mais d'une façon suggestive — nous découvre le fond de la pensée du prédicateur sur le sujet qui nous occupe.

« Le Fils de l'homme, dit-il, réclame pour lui le nom de berger. C'est humblement et par le cœur qu'il nous faut entrer dans l'esprit de cette parole dont le cœur seul peut nous donner la clef. Car Jésus enseigne par métaphores, par images, par illustrations symboliques. Les noms de porte, de cep, de roi, de berger, etc., qu'il se donne font appel à certains sentiments, à certaines associations d'idées qui doivent les expliquer. La claire et froide raison n'y peut rien comprendre. En réduisant en articles d'une théologie rigide ces termes où s'exprime une pensée infinie, vous faites de la vie la mort. Vous ressemblez au chimiste qui s'imaginerait nous avoir dit ce qu'est un fruit ou une fleur, parce qu'il les aurait décomposés en leurs éléments. Comme la chimie, la théologie est nécessaire : l'une et l'autre pourtant n'analysent et ne dissèquent qu'en détruisant la vie.

Comment donc comprendrons-nous cette parole de Jésus : Je suis le bon berger ? En nous faisant d'abord une juste idée de la vie pastorale en Orient, bien différente de ce qu'elle est dans nos pays. Pour un berger anglais, un troupeau n'est qu'une valeur marchande. Mais sous le ciel brûlant et dans les claires nuits étoilées de la Palestine, des rapports d'affection s'établissent entre le berger et son troupeau. A tout moment les brebis peuvent être emportées par un torrent, par les loups ou les voleurs. A tout moment, par suite, leur protecteur peut avoir à les sauver, comme le jeune David, au péril de sa propre vie. Et de cette communauté dans le danger, naît, entre l'homme et les faibles créatures qu'il protège, une véritable amitié. Dans de telles relations, c'est le cœur qui se trouve engagé. Eh bien ! ceux à qui Jésus parlait et en qui il éveillait

maint doux et pur souvenir d'enfance, le comprenaient immédiatement et comme d'instinct. Au contraire, plus de la moitié des hérésies dans lesquelles sont tombées des sectes chrétiennes viennent uniquement de ce qu'on a pris pour une épaisse prose ce que les apôtres et les prophètes ont dit en des moments d'exaltation spirituelle. « Ceci est mon corps, » figez cela en prose et vous aurez la transsubstantiation. « Je suis le bon berger », dans la logique impitoyable et sèche d'un commentaire qui s'évertue à découvrir d'imperceptibles et ingénieux points de comparaison entre Jésus et un berger, s'évanouissent la beauté et la tendresse de cette parole..... Mais tâchez de sentir, de vous imaginer ce que devait éprouver le berger syrien pour les impuissantes créatures, compagnes de sa vie journalière, et pour lesquelles sa vigilance était sans cesse en éveil, et vous aurez quelque idée de l'amour dont Jésus voulait parler, de cette Tendresse Eternelle qui se penche vers nous, qui connaît le nom et les luttes de chacun, qui pense à chacun avec une sollicitude particulière, et qui s'est donnée pour chacun dans un sacrifice aussi spécial et un amour aussi personnel que s'il était seul dans le désert du monde <sup>1</sup>. »

Plus loin, commentant ces mots de Jésus. « Je connais mes brebis comme le Père me connaît », il demande : comment les connaît-il ? « Ce n'est pas, répond-il, en vertu d'une divine omniscience, mais de la même manière que nous connaissons notre prochain. Entre Christ et nous, il n'y a qu'une différence de degré : sa connaissance est infiniment plus sûre que la nôtre, mais elle est de même nature. Il y a un sens mystérieux de sympathie et d'antipathie par lequel nous découvrons, dans le caractère des autres, ce qui est semblable ou dissemblable à nous-mêmes.

<sup>1</sup> « *As if in the whole world's wilderness there were none other but that one.* »

Avant qu'il les ait exprimées vous ne pouvez pas connaître les opinions d'un homme : mais ses sentiments et son caractère, vous les lisez dans son regard, dans ses gestes et dans sa voix. Dans un cœur souillé, par exemple, il y a quelque chose que la pureté discerne de loin, comme la colombe perçoit l'approche du faucon qu'elle ne voit pas encore. Et ce sens s'affine dans la mesure où nous progressons nous-mêmes dans la sainteté. Or, Christ était l'amour parfait, la vérité parfaite et la parfaite pureté : voilà pourquoi il connaissait ce qui était dans l'homme, et discernait les ombres les plus légères d'égoïsme, de mensonge et d'impureté.

De notre côté, comment reconnaissons-nous la vérité divine ? La ferons-nous dépendre des miracles, de l'autorité d'un livre, de l'universel consentement des Pères ? Ce serait affirmer qu'il y a quelque chose de plus évident que la vérité, et que le jugement de nos sens — c'est-à-dire de l'élément inférieur de notre être — est plus certain que le jugement de notre âme, par laquelle nous participons à Dieu. Mais c'est comme si nous prétendions qu'à moins de voir l'ombre du soleil sur le cadran solaire nous ne pouvons pas savoir s'il luit, ou non, dans le ciel. L'ombre n'a de valeur que pour celui qui n'observe pas le soleil lui-même : quant à l'homme qui vit dans une perpétuelle contemplation du soleil rayonnant au firmament, il n'a pas besoin d'autre preuve de sa lumière <sup>1</sup>. La vérité porte sa preuve en elle-même. Pour savoir si Jésus leur apportait un message du ciel ou de l'enfer, les pharisiens demandaient des signes, des chapitres et des versets, une autorité extérieure enfin. Mais les simples, qui ignoraient presque totalement l'antiquité et l'ombre des événements futurs projetée par la prophétie, voyaient la lumière et

<sup>1</sup> Comp. R. Rothe, *Zur Dogmatik*, p. 61 et 77.

sentaient la présence de Dieu. Dans toutes les questions de vie éternelle, l'âme l'emporte sur l'intelligence. C'est spirituellement que l'on discerne les choses de Dieu. C'est en étant vrai vous-même que vous connaîtrez la vérité<sup>1</sup>.

« Essayez, dira-t-il encore dans le sermon sur le « Royaume de la Vérité », de prouver par la force, par l'autorité, par le raisonnement, la vérité de cette parole de Jésus : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir », ce sera en vain. Il suffira que quelqu'un vous réponde : « Il n'en va pas ainsi pour moi ; je trouve plus de bonheur à recevoir qu'à donner », pour que vous n'ayez plus rien à répliquer. Et de même, si vous demandez au chrétien la preuve de semblables vérités, il ne pourra vous dire qu'une chose : c'est qu'elles sont vraies pour lui, comme toute vérité intuitive est vraie. Des quantités égales sont égales parce que la constitution de mon esprit est telle qu'il n'en peut être autrement pour moi. Il est bien aussi d'être pur, parce que mon cœur est ainsi fait qu'il sent que la pureté est un bien<sup>2</sup>.

On trouvera dans l'étude de E. de Pressensé de longs extraits du sermon intitulé « la Révélation des choses célestes ». Nous n'y insisterons donc pas ici. Prenant comme texte la grande parole de saint Paul : « Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, mais que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment »<sup>3</sup>, Robertson établit que les parties inférieures de notre être, ce que l'apôtre appelle l'homme naturel : les sens, la raison, l'imagination, les affections mêmes, sont inaptes à

<sup>1</sup> Comp. Carlyle, *On Heroes* : « To know a thing, what we can call knowing a man must first love the thing, sympathize with it. » — V. aussi Al. Berthoud « *Apologie du Christianisme* », seconde partie, livre quatrième « *Les caractères de la connaissance religieuse* ».

<sup>2</sup> S. t. I., p. 293.

<sup>3</sup> 1 Cor. 2, 9. — V. le plan de ce discours dans la 3<sup>e</sup> partie.

saisir les vérités spirituelles. Pour qu'il puisse avoir part à la révélation de Dieu, il faut que l'homme remplisse certaines conditions morales, qu'il aime d'un amour obéissant. Et la révélation qu'il recevra ainsi sera d'autant plus complète que cette obéissance du cœur aura elle-même un caractère plus parfait.

Mais d'où vient que la vérité religieuse échappe aux moyens d'investigation que nous appliquons à d'autres ordres de connaissances ? Parce que le monde spirituel, dit Robertson <sup>1</sup>, a ses lois propres et qu'un organe spécial y peut seul découvrir la vérité.

Il y a pour chaque science un organe, un instrument particulier servant à découvrir les vérités qu'elle renferme et les heureuses conséquences qu'on en peut tirer. Dans le monde des sens, nous avons la méthode expérimentale dont l'homme religieux n'a pas le droit de contester les données. Mais dans le monde spirituel, le même instrument ne peut plus servir, et devient impuissant.

Si le chimiste, le géologue, le physiologiste, sortant de leurs sphères respectives, viennent nous dire que dans les attractions moléculaires, les dépôts fossiles et le mécanisme de la vie, ils n'ont point trouvé de trace de Dieu, ni de preuve de son existence, nous leur répondrons : Jamais nous n'avons cru que vous en trouveriez. L'obéissance et le don de soi, voilà les seuls organes par lesquels nous parvenons à connaître ce qui ne peut être ni vu ni touché. Et de même qu'en copiant sans relâche les œuvres d'un grand peintre, nous arrivons à reconnaître, instinctivement et infailliblement, sa manière, ainsi en étudiant et en faisant la volonté de Dieu, nous savons ce qui vient de lui ; nous distinguons si un enseignement est de Dieu ou d'invention humaine <sup>2</sup> !

<sup>1</sup> *Obedience the organ of spiritual knowledge*, t. II.

<sup>2</sup> S. t. II, p. 105.

*« Il me semble, écrit-il dans une de ses lettres, qu'on se fait et qu'on entre-tient de graves illusions sur ce dont la science est capable. La vue scientifique du monde est purement humaine : ce n'est pas celle de Dieu. Créer est une chose, disséquer en est une autre. La dissection sépare les éléments organiques, montre la chair recouvrant le squelette etc., mais Dieu n'a pas commencé par faire le squelette pour le recouvrir ensuite de chair. La vie s'est organisé son propre corps. Et de même, suivant la science, si la peau est sensible tandis que les tissus sous la peau ne le sont pas, c'est afin que les parties les plus exposées soient protégées. Cet ordre eût-il été renversé, il en serait résulté, sans la moindre utilité, de grandes souffrances, et les parties exposées auraient pu être détruites, brisées ou brûlées sans que nous fussions avertis du péril. Evidemment,*

Il convient ici de préciser l'attitude de Robertson à l'égard de la Bible. Il s'est, comme on peut le penser, toujours élevé contre la théorie, très en faveur alors en Angleterre, de la théopneustie verbale. « Je tiens la Bible pour *inspirée*, disait-il, mais non pas pour *dictée*. Elle contient la Parole de Dieu en langage humain. Parfaite comme Parole de Dieu elle ne l'est pas en tant que langage humain. Car l'Esprit divin, quand il sanctifie, ne produit pas l'absolue perfection de l'homme. De même, quand il inspire, il ne produit pas l'absolue perfection de la connaissance. Autrement il ne pourrait y avoir de révélation progressive<sup>1</sup>. Prenons comme exemple le récit biblique de la création. J'estime qu'il faut qu'une révélation

*l'anatomiste ne saurait aller plus loin dans ses explications. Et cependant il est d'autres fins, que sa science ne touche même pas, et que servent ces degrés divers de sensibilité : l'éducation, par exemple, du caractère et du cœur par la souffrance. N'est-ce pas là une fin beaucoup plus élevée que l'autre, et plus vraiment digne d'être appelée la cause finale de cette disposition de notre organisme ? Dans tous ces domaines, la science sera toujours en défaut. Elle n'a pas l'organe ni le sens intuitif par lequel se découvrent les vérités de cet ordre. C'est comme si l'on tentait d'expliquer par les mathématiques, l'impression que nous recevons de la musique. Sans doute, il existe des rapports entre la musique et les mathématiques. Mais il y a quelque chose, dans la musique, qui échappe au jugement du mathématicien, et qu'un enfant même, pourvu qu'il ait de l'oreille, connaît par intuition. Le savant peut exposer à Jenny Lind les lois de son art, bien mieux peut-être que la grande cantatrice ne le pourrait elle-même : mais il ne serait qu'un misérable charlatan s'il prononçait, sur l'esprit et la vie de cet art, un seul mot tendant à faire croire que la découverte en est possible aux sciences mathématiques. — De même pour l'électricité, la phrénologie, etc. La science peut nous parler des phénomènes, mais ce que recouvrent ces phénomènes, elle sera à jamais incapable de le dire. » St. Brooke, *ouv. cit.* p. 214.*

Est-il besoin d'ajouter que, s'il dénie à la science toute compétence en matière religieuse, Robertson n'a rien de l'étrouillesse farouche de certains chrétiens qui tremblent ou s'irritent au seul mot de science ? Voyez en quels termes excellents il en parle dans son sermon, si intéressant à tant d'égards, intitulé « L'Etoile en Orient » (t. II).

<sup>1</sup> Robertson insiste beaucoup sur le caractère progressif de la Révélation, laquelle a pour objet l'éducation religieuse de l'humanité. Il nous sauve ainsi de la « Bibliolâtrie ». Et en ne séparant jamais, dans sa notion de la Révélation, l'illumination de l'intelligence de l'éducation morale, à laquelle il assigne la priorité dans le temps (S. t. V., p. 288) il échappe lui-même à l'intellectualisme. La Révélation, pour lui, est conditionnée par les dispositions morales, ce qui est conforme à la tendance fondamentale de son enseignement.

de vérités spirituelles s'exprime, sous peine de n'être pas de Dieu, en un langage scientifiquement incorrect. Supposons, en effet, que la cosmogonie eût été formulée en termes correspondants à nos connaissances scientifiques actuelles, ou mieux encore, à la vérité scientifique absolue : il est évident que les hommes d'autrefois auraient rejeté son autorité. La foi de notre temps et des siècles futurs aurait été achetée ainsi au prix de l'incroyance des âges passés. Je considère donc comme une preuve de l'inspiration de la Bible le fait qu'une révélation spirituelle, c'est-à-dire, concernant les vérités de l'âme et ses rapports avec Dieu, ait été donnée dans un langage populaire et incorrect. Car il faut distinguer entre *incorrect* et *faux*. Il est scientifiquement incorrect de dire que le soleil se lève le matin, mais cela n'est pas faux, parce que cette expression renferme tout ce qui est nécessaire pour mesurer le temps. Si Dieu nous donnait aujourd'hui une révélation, Il le ferait dans notre langage moderne. Les savants sourient des vains efforts tentés pour concilier Moïse et la géologie. Pour moi, je renonce d'avance à une semblable tentative et je dis que l'inspiration de la Bible reste intacte, que l'incorrection est la condition même de cette inspiration <sup>1</sup> ».

Sur l'action de la Bible dans le monde, sur son influence unique, Robertson a de fortes et belles paroles :

La collection de ces livres a été pour le monde plus qu'aucune littérature. C'est des paroles qui leur sont empruntées que les grands moments de l'existence tirent leur solennité ; nous parlons leur langue pour nous adresser à Dieu : dix-huit siècles n'ont pas trouvé de langage plus saint et plus divin. Leur traduction a suffi pour fixer les principales langues modernes. L'Allemagne et l'Angleterre parlent comme elles parlent depuis que la Bible a été traduite pour elles. Le paysan le plus illettré est plus familier avec l'histoire, les coutumes et la géographie de la Palestine qu'avec les localités de son propre pays. Des hommes qui ne savent ce que sont les monts Grampians et se perdraient dans les rues de Lon-

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 266.

dres sont comme chez eux à Sion, au bord du lac de Génésareth ou sur les pentes du Carmel; et parcourent en esprit la *Via dolorosa* de Jérusalem. L'orateur de la chaire suspend pendant une heure à ses lèvres des milliers d'auditeurs en développant une seule ligne de ce livre. Ces saints écrits ont tenu sous leur charme des nations entières pendant des siècles. Aussi nous inclinant devant leur pouvoir, nous reconnaissons en eux plus qu'un recueil d'écrits : c'est le Livre <sup>1</sup>.

Il considérerait la *prophétie* non pas seulement comme une prédiction d'événements futurs et isolés, mais comme une proclamation de principes généraux à la lumière desquels les prophètes interprétaient le présent et prédisaient l'avenir <sup>2</sup>. Aussi pouvait-il dire en un sens profond et vrai que toute l'Écriture tend à Christ et trouve en Lui son explication :

Jésus de Nazareth est le point central où convergent toutes les lignes de l'Écriture. Souvent la manière dont les apôtres citent des passages bibliques, les appliquant à Christ alors que ces passages ne le visaient pas dans l'esprit de leurs auteurs, a dû nous surprendre et nous rendre perplexes. Dans notre texte, par exemple <sup>3</sup>, David ne parle que de lui-même, et cependant Paul l'applique à Christ. Nous avons déjà dit que l'Écriture s'occupe non pas de l'individu comme tel, mais de l'état intérieur et de principes. Les promesses n'appartiennent aux individus que dans la mesure où ils sont en réalité ce qu'ils sont supposés être. Il s'en suit qu'en tant qu'elles se rapportent à des individus, les promesses illimitées sont exagérées et hyperboliques. Elles ne peuvent être vraies que d'un seul en qui est accompli ce qui était imparfait chez les autres. Vous vous souvenez des magnifiques destinées promises par Balaam au peuple qu'on l'appelait à maudire. Ces promesses ne se sont jamais réalisées et il n'est pas probable qu'elles se réalisent jamais dans leur sens littéral. A qui donc ont-elles été faites ? A Israël ? Certes, mais dans la mesure où ce peuple répond à la conception divine. « Dieu n'aperçoit point d'iniquité en Jacob, dit Balaam ; Il ne voit point d'injustice en Israël. » Est-ce là le caractère de cette nation idolâtre et rebelle ? Appliquée à l'Israël selon la lettre, la prophétie est fausse ; mais elle ne l'est pas de cette pureté immaculée dont Israël était le type tem-

<sup>1</sup> S. t. I, p. 319.

<sup>2</sup> S. t. V, p. 268. — V. le très intéressant développement de cette pensée : S. t. II, p. 144-146 ; t. V, p. 268-270 ; *Notes on Genesis*, p. 95.

<sup>3</sup> Rom. 15, v. 1-4.

poraire et imparfait. Si quelqu'un existe à qui convienne vraiment cette description, la prophétie lui appartient. Mes frères, Jésus de Nazareth est cet être pur et sans tache.

L'Ecriture est pleine de Christ. De la Genèse à l'Apocalypse, tout parle de Lui, non pas chaque lettre de chaque mot, mais l'esprit de chaque chapitre.... Toutes les aspirations de l'humanité non réalisées dans le passé; toutes les représentations fragmentaires d'un caractère parfait; tous les sacrifices, ceux même de l'idolâtrie, tendent à l'accomplissement de ce après quoi nous soupirons, à la satisfaction de nos besoins profonds, au type de l'humanité parfaite : au Seigneur Jésus-Christ !

Robertson avait formé le projet d'écrire un ouvrage sur l'*inspiration*. Il commença par publier une traduction anglaise de « l'Education de la race humaine » de Lessing. La mort ne lui permit pas d'achever son travail. Nous connaissons néanmoins ses vues sur le sujet par de nombreux passages de ses lettres et de ses discours. Il rejette, comme trop étroite, la théorie qui voudrait faire de l'inspiration le privilège de quelques-uns. Il croit avec raison que tout vient de Dieu, les dons de l'intelligence et du cœur, le talent artistique et les facultés morales. Seulement, il distingue diverses sortes aussi bien que divers degrés d'inspiration<sup>2</sup>. Autre est l'inspiration de l'artiste, autre celle du législateur, autre encore celle du prophète. Et non seulement autre, mais de valeur différente, l'inspiration du prophète étant la plus haute parce qu'elle se rapporte à des vérités d'ordre spirituel et qu'elle suppose des conditions morales<sup>3</sup>. Pourvu qu'il remplisse ces conditions

<sup>1</sup> *Inspiration*, t. IV. Il y aurait sans doute quelques réserves à faire sur cette exégèse qui n'est guère moins contraire à une saine méthode d'interprétation historique que le littéralisme si énergiquement condamné par Robertson. Au point de vue pratique, qui est celui de la prédication, elle nous paraît pourtant justifiée.

<sup>2</sup> S. t. V, p. 231, 292 - ss.

<sup>3</sup> « La faculté artistique peut, en un sens, être appelée une inspiration, mais il faut distinguer entre cette inspiration et celle que nous appelons communément ainsi. Toute faculté vient de Dieu, tout don parfait, les dons de Betsaléel et de Choliab dans l'Ancien Testament, le don de guérison, par exemple, chez les

— et dans la mesure où il le fait — tout homme peut avoir part à l'inspiration religieuse. Il dépend ainsi de chacun d'augmenter sa réceptivité à cet égard et, en exerçant sur lui-même une sévère discipline spirituelle, en cultivant l'esprit de renoncement et de sacrifice, de voir briller d'un éclat plus vif la lumière qui est en lui <sup>1</sup>.

Nous avons vu déjà que Robertson juge sévèrement « la prétention de faire reposer le christianisme sur les *miracles*. » Il ne faudrait pas en conclure qu'il rejette le miracle, car il l'admet très positivement. Il s'en fait une conception tout ensemble historique et symbolique qui s'exprime, par exemple, dans le sermon sur « la Guérison de la fille de Jaïrus <sup>2</sup>. » Le miracle n'est pas pour lui une dérogation aux lois de la nature, mais une opération plus haute de ces lois.

Ce que nous appelons une loi n'est que l'expression subordonnée d'une volonté. Il faut une volonté avant qu'il puisse y avoir une loi. Quand certains antécédents sont régulièrement suivis de certaines conséquences, nous sommes satisfaits de cette succession et l'appelons naturelle. Mais il peut y avoir des cas où il est nécessaire pour la volonté de s'affirmer elle-même en devenant l'antécédent immédiat de la conséquence. Remarquez qu'il n'y a pas alors de contravention aux lois de la nature, mais seulement un rapport immédiat entre la cause première et le résultat final <sup>3</sup>.

Certaines conditions morales doivent être remplies pour

*Corinthiens. — Le danger de cette conception est de mettre les dons intellectuels, le talent artistique, sur le même niveau que les dons moraux. Parce que les uns et les autres viennent de Dieu, on prétend qu'ils sont également divins, ce qui est aussi spécieux que de dire : Dieu a créé l'homme et le ver de terre; donc, les vers sont égaux aux hommes. C'a été une des grandes erreurs de Carlyle, de voir le Divin partout et de faire peu de distinction entre le contenu divin des différentes forces, pourvu que ce fussent des forces. Le don prophétique dépend presque exclusivement de la grandeur morale. C'est grâce à la sympathie de son esprit avec l'Esprit de Dieu que le prophète discernait de grands principes, sociaux, politiques, ecclésiastiques et de vie, valables pour tous les temps. » St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 265.*

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 149.

<sup>2</sup> S. t. II.

<sup>3</sup> *The healing of Jairus' daughter*, t. II, p. 42.

qu'un miracle puisse être reconnu comme tel. En outre, le nombre des miracles est nécessairement limité, car s'il suffisait à l'homme, chaque fois qu'il souffre ou qu'il tremble pour la perte d'un des siens, de prier pour qu'un miracle s'accomplisse, la volonté de l'homme se substituerait, dans le gouvernement du monde, à la volonté de Dieu. D'autre part, l'exception devenant la règle, l'incroyant qui « demande des signes » n'aurait pas plus de raisons de croire qu'aujourd'hui. Et Robertson termine sur une pensée qu'il a souvent exprimée : c'est que les miracles de Christ avaient pour but essentiel de manifester l'Invisible à travers le visible :

Dans une barque naviguant sur le lac de Tibériade, le Rédempteur se lève et apaise la tempête. Ce miracle n'était-il qu'une preuve de sa mission divine ? En concluons-nous tout uniquement que, ici ou là, en un certain jour, dans un coin obscur du monde, la puissance divine était à l'œuvre ? On pourrait, dans ce cas, concevoir un homme qui croirait à ce miracle, mais qui, en même temps, tremblerait d'effroi au milieu d'une tempête. Il croit à un Dieu qui a existé dans le passé, mais qui n'existe plus aujourd'hui. Il croit en une présence divine dans le surnaturel, mais ne la voit pas dans ce qui est naturel... Pour cet homme là, à moins qu'il n'en apprenne que Dieu tient *maintenant* dans le creux de sa main les vagues et les vents, le miracle a perdu sa signification. — De même les guérisons accomplies par le Seigneur étaient la vivante manifestation aux sens de cette vérité profonde que Christ est le Sauveur du corps, qu'aujourd'hui comme autrefois il dispose de la vie et de la mort, et que notre existence quotidienne est un continuel miracle. L'extraordinaire n'était que la manifestation de la puissance de Dieu dans l'ordinaire. Je dirai même que les miracles ordinaires sont plus grands que les extraordinaires, car ceux-ci leur sont subordonnés, n'ayant d'autre but que de nous rendre capables de discerner une présence constante, et de nous rappeler que dans la vie de tous les jours nous sommes gouvernés par le miraculeux et le divin<sup>1</sup>.

Un homme s'en va aujourd'hui sur le théâtre de la destruction de Sodome et de Gomorrhe, et s'efforce d'établir qu'une éruption volcanique a été l'unique cause de la ruine des deux cités. Et parce qu'il s'est débarrassé de l'agent surnaturel, il croit s'être débarrassé de Dieu lui-même. Un autre se rend sur les mêmes lieux et, dans son zèle pour

<sup>1</sup> *The healing, etc.*, p. 43. V. encore t. IV, p. 106. Sur les rapports de la loi et du miracle *ibid.* V, p. 127-128.

le surnaturel, s'efforce de prouver que la vérité de la Bible dépend du fait qu'une catastrophe de ce genre ne s'est jamais produite auparavant. Pour nous, nous sommes d'accord avec celui-ci pour dire que Dieu a fait périr les villes de la plaine ; et avec le rationaliste pour dire qu'il l'a fait par des moyens naturels. Car le naturel est l'œuvre de Dieu <sup>1</sup>.

Si Robertson se refuse à faire reposer la divinité du christianisme sur la preuve tirée des miracles, c'est d'abord, comme nous l'avons vu déjà, parce qu'il ne peut admettre que des vérités d'ordre spirituel dépendent du témoignage des sens :

Les miracles s'adressent aux sens et aux besoins physiques, à la faim et à la soif. Et il serait insensé de prétendre que l'œil, l'oreille ou le toucher peuvent juger avec certitude de la vérité divine tandis que l'âme en serait incapable, que la partie inférieure de notre être est un juge infaillible, tandis que l'âme seule, ne serait pas, dans ses décisions, à l'abri de l'erreur <sup>2</sup>.

L'ordre moral est supérieur à tout autre :

La plupart croient que la vie de Jésus était divine parce qu'il a fait des miracles. Du jour où leur foi aux miracles serait ébranlée, leur foi en Christ s'évanouirait... Ils perdraient la certitude que Son existence fut divine. Il n'y aurait plus pour eux, dans cette vie de sacrifice et d'amour, de traces indiscutables du Fils de Dieu. Ce qui revient à dire que les miracles étant la meilleure preuve de la mission de Christ, Dieu peut être reconnu dans le merveilleux mais non pas dans le bien moral. C'est par un pouvoir divin qu'un être humain change de l'eau en vin. C'est par un pouvoir moins certainement divin que le même être rend témoignage à la vérité, pardonne à ses ennemis, fait de la volonté de son Père sa nourriture et achève son œuvre. Oh ! l'étrange et vulgaire appréciation de la vraie gloire du Fils de Dieu <sup>3</sup>.

Il craignait aussi pour une foi qui cherche des appuis extérieurs, le progrès scientifique :

Quand le sauvage voit l'éclair d'une arme à feu il s'agenouille comme devant une divinité : mais quand il a appris à s'en servir, sa nouvelle religion s'en va... Ainsi la science transforme jour après jour en athéisme la religion du merveilleux. Le simple culte du mystère a une

<sup>1</sup> *Notes on Genesis*, p. 44.

<sup>2</sup> *Lectures on Corinthians*, p. 40.

<sup>3</sup> *S. t. II*, p. 256.

existence limitée. En enseignant des lois vous le détruisez. L'homme cesse de trembler. Le Lapon ne serait plus effrayé par l'éclipse de soleil s'il savait en calculer le moment avec une infaillible précision. Et l'homme dont la religion consiste principalement dans le sentiment de ce qui est mystérieux, redoutable et solennel, et dont la chair frissonne parce qu'il voit un miracle dans la consécration des sacrements, cet homme-là finit, on le sait assez, dans l'incrédulité, quand le progrès des lumières et la raison ont ébranlé sous ses pieds le terrain d'une fausse vénération. C'est sur cette base qu'a été construit le plus puissant système moderne d'athéisme.... Si, comme le veut son fondateur, la religion naît de la crainte, si elle n'est que l'adoration du merveilleux, alors, en vérité, le progrès des sciences ne permet guère à la race humaine de finir autrement que par l'athéisme. Mais l'incrédule français commet une grave erreur. Oui, les sciences rejettent dans un éloignement toujours plus grand la Cause des causes, de telle sorte que l'intelligence doit s'avouer enfin que nous ne pouvons la découvrir. Mais « le monde, par sa sagesse, n'a pas connu Dieu ». Il y a une faculté de l'âme, entièrement distincte de l'intelligence, qui reconnaît Dieu. La foi se tient, sereine, bien haut au-dessus des atteintes de l'athéisme scientifique. Elle ne repose pas sur le merveilleux, mais sur la sagesse éternelle et la bonté de Dieu... Nulle science ne saurait anéantir l'amour éternel senti par le cœur, et dont l'intelligence ne peut pas même juger. Et celui-là n'a rien à craindre de l'inévitable décadence qui attend le culte du merveilleux <sup>1</sup>, qui a senti que, comme la foi est dans l'âme humaine la puissance la plus forte, ainsi l'amour est en Dieu le principe le plus divin; en d'autres termes: l'homme qui adore Dieu connu en Christ plutôt que de trembler devant l'Inconnu, qui accorde ses hommages au caractère divin plutôt qu'à la puissance divine <sup>2</sup>.

Le sermon sur « le Doute de Thomas », le seul mais suggestif sermon de Pâques que nous ayons de Robertson, nous fait connaître les vues du prédicateur sur *la résurrection* de Jésus-Christ et sur *la vie future*. C'est ici, nous semble-t-il, le lieu de les exposer. Nous avons besoin, dit l'orateur, de croire à la résurrection. Mais nous n'y pourrions croire qu'à la condition d'en avoir une preuve qui dissipe nos doutes à ce sujet. Où donc la trouverons-nous? La Nature, interrogée, ne répond pas, car les ana-

<sup>1</sup> « The mere barbarian worship. »

<sup>2</sup> The Barbarian, t. I, p. 208-210.

logies qu'elle nous offre sont loin d'être concluantes. Dans la transformation d'une chenille en papillon, dans les renaissances du printemps, vous pouvez bien voir des illustrations et des symboles, mais non pas des résurrections au vrai sens du mot. — Nos aspirations, pour puissantes qu'elles soient et dignes d'être prises en considération, ne nous donnent aussi que des probabilités. — Le « consentement universel » n'a pas davantage la force d'une preuve décisive. — Notre foi serait donc vaine, si Christ n'était sorti du tombeau, si sa résurrection, attestée par des témoins dignes de foi, n'avait coupé court aux doutes de l'humanité. Nous avons désormais une certitude<sup>1</sup>. — Et Robertson ne fait aucune difficulté pour convenir que la foi, c'est-à-dire « cet état de l'âme dans lequel les choses de Dieu deviennent de glorieuses certitudes », peut fort bien résulter de témoignages sensibles. La seule condition c'est que nous passions du fait sensible à la vérité spirituelle, nous écriant avec Thomas : Mon Seigneur et mon Dieu !

Toutefois, il estime que nous avons une preuve plus forte encore que le témoignage de Jean et de Thomas. Il y a une évidence spirituelle à laquelle nous parvenons quand nous sommes nous-mêmes ressuscités, quand la vie de Christ circule en nous :

Il y a un état du cœur qui rend la vérité croyable dès l'instant où elle est affirmée. Elle est croyable pour certains hommes à cause de ce qu'ils sont. Un cœur aimant croit à l'amour ; un esprit pur croit à la pureté ; une âme dans laquelle les pulsations de la vie sont fortes, croit à la vie : les autres n'y peuvent croire. Sans doute cet état intérieur ne pourrait pas révéler un fait tel que la résurrection ; mais il nous rend

<sup>1</sup> « La résurrection de Christ nous met en possession d'un fait dont aucune impossibilité métaphysique ne pourra nous dépouiller... Et ce fait nous apprend que, par notre résurrection, la Bible entend plus qu'une ascension spirituelle vers la sainteté. Elle veut dire que nous revivrons et avec notre propre identité. Dans la mesure où cette pensée sera pour vous une réalité, Dieu vous aura donné la victoire sur la tombe par Jésus-Christ. *Victory over death*, t. III, p. 231.

capables d'en recevoir la révélation sans que nous éprouvions le besoin de nous mettre en quête d'autres évidences. Voilà pourquoi « c'est du cœur que l'homme croit pour la justice... » Il y a des hommes qui peuvent croire à la résurrection parce qu'elle a déjà commencé en eux. En eux, l'esprit du Sauveur est à l'œuvre et ils sont sortis avec Lui de la tombe... — Croire, non parce que nous avons été instruits et que nous pourrions apporter des preuves, mais parce qu'il y a quelque chose en nous, l'Esprit même de Dieu, qui nous fait sentir la lumière comme la lumière, et la vérité comme vraie, voilà la foi bénie. Bénie, parce qu'elle entraîne l'élévation spirituelle du caractère. Réduisez les perspectives de l'homme à la vie présente, vous ne pourrez éviter les conclusions du sensualisme épicurien. Si demain nous mourons, mangeons et buvons aujourd'hui. Si nous mourons de la mort des pécheurs, qu'importe que nous vivions ou non de la vie des pécheurs ! Mais si notre existence est éternelle, alors, évidemment, l'élément animal de notre être doit être, jour après jour, soumis et subordonné à ce qui, en nous, est le plus semblable à Dieu<sup>1</sup>.

On le voit, Robertson reste fidèle à sa méthode, qui fait reposer la certitude religieuse sur l'évidence interne. Son principal argument est d'ordre pratique : il faut avoir commencé à vivre de la vie de l'esprit pour y croire. C'est l'expérience qui nous conduit à la vérité. Il en est si convaincu qu'à propos, justement, de la doctrine de la vie future, il n'hésite pas à affirmer que les croyances d'un homme dépendent de sa vie :

Il est plus vrai de dire que nos idées dépendent de notre conduite qu'il ne l'est d'affirmer que notre manière de vivre dépend de nos idées, ce qui n'est vrai que dans des cas isolés. Le fait est que les hommes pensent d'une certaine façon sur les vérités d'ordre pratique, parce que leur vie a un certain caractère, et que leurs opinions ne se sont formées qu'après coup, pour la justification de leur vie<sup>2</sup>. C'est ainsi que Paul parle d'une maxime très en faveur parmi les Corinthiens : mangeons et buvons, *car* demain nous mourrons. Ils excusaient leur conduite voluptueuse en la présentant comme une conséquence de leur négation de la vie future. Mais qui ne voit que ce qu'ils prétendaient être la cause n'était que le résultat ? Qui ne voit qu'ils mangèrent et burent *d'abord* et qu'*ensuite* seulement ils crurent qu'ils mourraient « demain » ? En

<sup>1</sup> *The doubt of Thomas*, t. II.

<sup>2</sup> Il parle évidemment, non de l'individu, mais de la collectivité.

buvant et en mangeant nous perdons de vue la vie future. Nous devenons incrédules et prenons la cause pour l'effet<sup>1</sup>.

Ce n'est pas le miracle seulement qui, pour Robertson, doit manifester l'Invisible. Sa conception des *sacrements* s'inspire du même principe :

Les choses terrestres sont des symboles et des sacrements de choses célestes. Ce n'est pas pour rien que Dieu a choisi pour sacrements l'acte le plus ordinaire — un repas — et l'élément matériel le plus répandu — de l'eau. — Croyez-vous qu'il veuille dire ainsi que, par deux canaux seulement, son Esprit se répand dans l'âme ? Ou ne sera-ce pas plutôt en harmonie avec son action habituelle de dire qu'Il a mis à part cette eau et ce repas pour nous rendre sensible le caractère sacramentel de toute la nature ? De même que le miracle n'avait pas pour but de révéler l'action de Dieu ici ou là, à ce lit de mort, ou dans cette tempête, mais d'attirer l'attention sur sa présence dans toute mort et dans toute tempête<sup>2</sup>.

Et dans les « Lectures » sur les épîtres aux Corinthiens :

De même que Christ disait du pain « ceci est mon corps », ainsi l'apôtre Paul déclare que « ce rocher était Christ<sup>3</sup> ». Non pas que le pain devînt littéralement le corps de Christ, ou que le rocher fût changé en Christ. Ni que le pain représentât seulement le corps de Christ et que le rocher représentât seulement Christ. Mais ce qui est merveilleux dans le pain et dans le rocher, c'est-à-dire la puissance vivifiante, était Christ. Le symbole matériel n'est rien, l'esprit qui y est contenu — Christ — est tout. — Les mystiques et les formalistes nous diront que par ces signes et par ceux-là seulement, la grâce divine parvient à l'homme : pour eux les sacrements sont miraculeux. Mais Saint-Paul dit aux Corinthiens que les Juifs avaient des symboles aussi vivants que les leurs. Du pain, de l'eau, un nuage, peu importe la matière : la présence de Dieu importe seule ; la puissance et la vie de Dieu, partout où elles existent, constituent le sacrement... La faculté de reconnaître et de sentir cette universelle présence de Dieu fait toute la différence entre l'homme religieux et l'esprit irrégulier. Il y avait sans doute, dans le désert, des gens qui ne voyaient rien de mystérieux ni de merveilleux dans l'eau qui les suivait : elle éteignait leur soif et ne signi-

<sup>1</sup> S., t. II, p. 101-102. — Sur la résurrection et la vie future, v. encore S., t. I, p. 326-329 ; t. III, p. 231 ; *Lectures on Corinthians*, lectures xxviii - xxxi.

<sup>2</sup> S. t. II, p. 60.

<sup>3</sup> 1 Cor. 10, 4.

fait rien de plus *pour eux*. Mais il y en avait d'autres pour qui cette eau était l'amour même et la puissance de Dieu<sup>1</sup>.

On comprendra maintenant que Robertson ait pu considérer *la Nature* comme un grand sacrement<sup>2</sup>. Cette pensée revient souvent dans ses écrits. L'univers extérieur tout entier, tout ce qui est matériel et visible, était pour lui le symbole de choses invisibles, une révélation de Dieu à l'œil spirituel. Il appelait poétiquement le monde extérieur « la draperie de la robe dont l'Invisible s'est revêtu<sup>3</sup>. » « Non seulement, disait-il, Dieu est partout, mais il est partout tout entier. Non pas Sa sagesse en un point et Sa bonté en un autre. Si nous avons seulement assez d'yeux, de cœur, de temps, nous pourrions lire, dans les lois qui président à la croissance d'une marguerite, la Beauté de Dieu, son Amour, son Unité. Et si nous observons comment chaque atome n'existe pas pour lui seul, mais pour chacun aussi de tous les autres atomes qui sont dans l'univers, nous pourrions, dans cet atome ou dans cette marguerite, découvrir la loi même de la Croix<sup>4</sup>. »

### B) L'œuvre du Christ

On peut juger par cette dernière citation de la profondeur, chez Robertson, du sentiment religieux. L'orthodoxie courante séparait Dieu de sa création et faisait du christianisme quelque chose de surajouté à la nature humaine, et d'extérieur à nous.

Robertson, au contraire, voit Dieu partout au point qu'on a pu — à tort selon nous — l'accuser de panthéisme.

<sup>1</sup> *Lectures on Corinthians*, p. 155.

<sup>2</sup> Butler déjà avait affirmé le caractère sacramentel, typique, des phénomènes naturels.

<sup>3</sup> *S. t. II*, p. 152.

<sup>4</sup> *S. t. II*, p. 122.

Ce système lui paraît être, en tout cas, plus près de la vérité que l'évangélisme dont le Dieu ressemblait trop à celui du déisme. Il se refuse à confondre avec le Père de notre Seigneur Jésus-Christ ce « *Creator mundi* » qui s'assied bien loin de l'univers qu'il a formé et mis en mouvement, le laissant marcher à sa guise, n'y intervenant que par à-coups, dans des événements appelés miracles, pour réparer quelque rouage brisé<sup>1</sup>. Pour Robertson « Dieu est dans le monde, la vie de tout ce qui existe, la force vitale, ne donnant pas seulement des lois mais étant lui-même la loi<sup>2</sup> ». Il est l'âme de toutes choses, l'âme de la nature et l'âme de l'humanité.

Mais en même temps qu'il accentue l'immanence divine, Robertson se fait de Dieu une conception franchement anthropomorphique.

Nous ne pouvons, dit-il, adorer le Divin que dans les limites de l'humain. Il nous est impossible, en effet, de concevoir ce qui n'est pas dans notre esprit. Nous pouvons adorer ce qui est au-dessous de nous ou ce qui, en nous, ressemble à Dieu, mais non des attributs dont nous n'avons, de par la constitution même de notre être, aucune conception<sup>3</sup>.

Il parle d'une vérité très grande et importante,

la vérité du Cœur Humain de Dieu. Nous pensons à Dieu comme à un Esprit, infiniment éloigné de nous, et dissemblable aux créatures qu'il a faites. La vérité est que l'homme ressemble à Dieu ; toutes les âmes, tous les esprits sont de la même famille. Le fils ressemble au Père qui l'a créé. Aimer ne signifie pas autre chose en Dieu qu'en l'homme. La sainteté, la justice, la pitié, la tendresse, ces vertus sont dans l'Eternel de la même nature que dans l'être fini. L'actuelle humanité de Christ proclame cette vérité profondément importante que le cœur divin est humain dans ses sympathies<sup>4</sup>.

Nous ne pouvons nous défendre de croire que nos sentiments à l'égard du bien et du mal reflètent ceux de Dieu... Et cela dans la mesure où

<sup>1</sup> S. t. V, p. 289.

<sup>2</sup> S. t. V. p. 290.

<sup>3</sup> S., t. I, p. 176.

<sup>4</sup> S., t. I., p. 104.

nous conformons notre conduite au devoir. Dans cette mesure même nous sentons que Ses sentiments correspondent aux nôtres<sup>1</sup>.

Il s'exprime plus clairement encore sur ce sujet, et avec plus de détails, dans le sermon sur « Le but et le mobile du chrétien » (texte : Soyez parfaits comme votre Père qui est aux cieux est parfait, Matt. 5, 48) :

Les relations entre père et fils impliquent la parenté, la ressemblance, une affinité de nature et de caractère. Dieu a *fait* l'insecte, la pierre, le lis, mais il n'est pas le *père* de l'insecte, de la pierre ou du lis. Nous enseignent que Dieu est notre Père, est-ce nous dire seulement que Dieu a *créé* l'homme ? Non, lorsque le Fils de l'Homme est venu proclamer le fait que nous sommes enfants de Dieu, c'était dans le vrai sens du mot une révélation. Il nous a dit que la nature de Dieu ressemble à la nature de l'homme, que, pour Dieu, l'amour n'est pas une vaine figure de rhétorique, mais a la même signification que pour nous ; que la colère divine est ce qu'est la colère humaine, mais dépouillée de ses imperfections et de ses émotions impures. Par conséquent, la recommandation qui nous est faite de ressembler à Dieu, suppose assurément que nous possédons en nous les germes de la nature divine. L'incarnation du Rédempteur en est une preuve positive ; des choses absolument dissemblables ne peuvent pas être mélangées. L'eau ne s'assimile ni au feu ni à l'huile. De sorte que, si l'humanité et la divinité se sont unies dans la personne du Sauveur, il s'en suit qu'il y a des liens de parenté entre elles, autrement l'incarnation eût été impossible. L'incarnation est donc la réalisation de la perfection humaine<sup>2</sup>.

Recherchant ensuite les traits de notre ressemblance avec Dieu, Robertson constate d'abord que, seul entre toutes les créatures, l'homme a le pouvoir de créer. Puis il réfute un argument des sociniens contre la doctrine de l'incarnation, en montrant qu'il n'y a aucun blasphème à parler d'une parenté entre l'Etre infini et la créature bornée. La vérité est que l'homme aussi est infini, infini dans ses désirs, dans ses aspirations, qui tendent vers quelque chose d'illimité et d'impossible à atteindre ici-bas, infini dans ses capacités morales et spirituelles — celui-là peut

<sup>1</sup> S., t. II, p. 90.

<sup>2</sup> *The Christian aim and motive*, t. III, p. 150. — Comp. S., t. III, p. 56-57.

le dire qui a jamais vraiment aimé — infini, enfin et surtout, dans la faculté qu'il possède de se sacrifier à une personne ou à une cause. Et il ajoute : « Sans la conviction de notre origine divine et de la perfectibilité de notre nature, la pensée même de Dieu, nous serait pénible. Dieu est si grand, si glorieux, que l'esprit en est écrasé, et recule avec effroi devant la contemplation de cette sainteté, à moins que la pensée douce et rassurante ne nous vienne que nous sommes ses enfants, destinés à devenir semblables à notre Père qui est dans les cieux<sup>1</sup>. »

C'est parce que l'homme est de race divine qu'il ne peut y avoir de révélation, pour Robertson, que par le moyen de l'humanité. Ainsi s'explique le fait et la nécessité de l'*incarnation*. L'homme révèle Dieu « le caractère de Dieu », mais dans la mesure seulement où il se conforme à sa nature véritable. Aussi la révélation parfaite, la révélation du Père, n'a-t-elle été faite que par l'homme parfait, Jésus de Nazareth :

La nature humaine n'a d'autre but que de rendre témoignage à la nature divine : la vraie humanité est une manifestation — ou un reflet — de Dieu. Et la divine humanité est celle qui donne de Dieu une représentation parfaite. « Nous voyons en Christ, dit St-Paul, comme dans un miroir, la gloire du Seigneur. » Or, pour nous servir de cette métaphore, la différence entre Christ et les autres hommes consiste en ce que ces derniers reflètent Dieu d'une manière imparfaite, tandis que Christ le reflète parfaitement. Il y a des miroirs concaves, qui grandissent l'objet qu'ils reflètent ; il y en a de convexes, qui le diminuent. C'est ainsi que nous faussons et que nous déformons l'image de Dieu... En Christ seul le divin a été mêlé à l'humain de telle sorte que, comme l'océan réfléchit chaque étoile et chaque teinte bleue du ciel, sa vie a réfléchi sur la terre la vie de Dieu<sup>2</sup>.

Robertson va même plus loin. Entraîné par sa conception de Dieu et de l'homme et de leurs rapports mutuels (comme aussi — et surtout peut-être — par sa notion du

<sup>1</sup> p. 155. — Comp. Ch. Secrétan, *La Raison et le Christianisme* : 7<sup>e</sup> Lecture.

<sup>2</sup> S., t. I, p. 290.

péché) il affirme, avec un grand nombre de théologiens modernes, que l'œuvre de Christ a consisté essentiellement dans la révélation à l'homme de *la paternité de Dieu* et de la loi fondamentale de notre être qui est de devenir parfaits, comme le Père est parfait, de cultiver et de développer les germes divins qui sont en nous. Voici ses propres paroles :

Christ est venu révéler un nom : le Père. Il est venu proclamer dans ce monde que l'homme en tant qu'homme, est l'enfant de Dieu ; il est venu nous racheter de l'ignorance où nous étions de cette relation avec Dieu, ignorance qui nous laissait étrangers de cœur et irrégénérés. Vue en Christ, l'humanité devint une chose sainte et divine. L'apparition du Fils de Dieu est la sanctification de la race humaine<sup>1</sup>.

Dès lors, il reste vrai que nous sommes sauvés par *la foi*, mais par la foi en la paternité de Dieu.

« Le péché originel consiste dans la négation de cette paternité, dans le refus de vivre en enfants de Dieu, dans l'affirmation que nous ne sommes pas ses enfants<sup>2</sup>. » — « L'homme est l'enfant de Dieu et le péché consiste à vivre habituellement comme si cela était faux. C'est le péché du païen : et quel est votre devoir à son égard sinon de lui dire qu'il est un enfant de Dieu mais qu'il ne vit pas selon son privilège ? C'est le péché du chrétien baptisé qui veut d'abord sentir qu'il peut appeler Dieu son Père. Etre un enfant de Dieu est une chose ; savoir que vous l'êtes en est une autre — et celle-ci s'appelle proprement la régénération<sup>3</sup>. »

Robertson rejette ainsi le dogme de la régénération baptismale qui donnait alors lieu, en Angleterre, à de si vives controverses<sup>4</sup>. Mais il n'accepte pas non plus la doctrine calviniste. Nous sommes enfants de Dieu, et ce fait — car c'est un fait — le baptême ne le crée pas, comme se l'imaginaient le catholique-romain ; et ce n'est pas davantage la foi,

<sup>1</sup> *S.*, t. II, p. 55.

<sup>2</sup> *S.*, t. II, p. 66.

<sup>3</sup> *S.*, t. II, p. 56.

<sup>4</sup> Ces controverses avaient été provoquées par un ecclésiastique du nom de Gorham qui rejetait la régénération baptismale. Elles aboutirent à un procès doctrinal qui, naturellement, ne décida rien.

comme le voudrait le calviniste. La foi s'approprie ce qui existait avant elle. Le baptême, de même, *déclare* l'existence d'un fait qui lui est antérieur et qu'il rend, pour ainsi dire, sensible. C'est le symbole visible d'une vérité spirituelle: la paternité de Dieu, et la fraternité de tous les hommes<sup>1</sup>. Cependant il reste vrai que ce que nous sommes *de jure*, nous devons le devenir *de facto* et qu'il ne sert de rien d'être un enfant de Dieu si l'on ne vit comme tel, c'est-à-dire à l'exemple de Christ, le révélateur parfait (en tant qu'homme parfait) de Dieu, dont il a incarné la perfection morale. La foi, pour Robertson, n'est donc pas synonyme de croyance. Il faut, selon lui, qu'elle croisse et se manifeste par des actes, comme le ruisseau presque imperceptible qui coule et finit par devenir un fleuve, capable de porter les plus grands vaisseaux.

Quant à l'*Eglise*, il est superflu, après ce qui précède, d'expliquer longuement pourquoi Robertson la regarde comme une famille<sup>2</sup>, embrassant tous ceux qui ont été baptisés en Christ, à quelque dénomination ecclésiastique qu'ils appartiennent<sup>3</sup>. Il reproche au calvinisme de méconnaître ce caractère de l'Eglise et de considérer celle-ci comme une association plutôt que comme une société reposant sur un fait naturel: la fraternité en Christ de ceux qui ont reçu le baptême<sup>4</sup>.

Peut-être comprendra-t-on mieux maintenant pourquoi, sans méconnaître en aucune façon la *divinité de Jésus-Christ*, Robertson met l'accent sur son *humanité*: son sys-

<sup>1</sup> Il faut lire les deux sermons inspirés par l'affaire Gorham et si remarquables à divers égards, dans lesquels Robertson a traité cette question du baptême (vol. II) pour voir à quelles sollicitations de textes, à quelles audaces d'interprétation, à quelles subtilités de raisonnement, peut induire une idée préconçue.

<sup>2</sup> *The Christian church a family*, t. III.

<sup>3</sup> *S.*, t. II, p. 49.

<sup>4</sup> *S.*, t. II, p. 59.

tème l'entraîne dans ce sens. Mais il était frappé aussi des déficits de la théologie traditionnelle qui, en dépit de ses efforts, ne pouvait échapper au docétisme, et dont le Christ « roide et byzantin », ressemblait si peu au Christ vivant des Evangiles. Il avait le sentiment que l'Eglise se privait ainsi d'une grande vérité et de bénédictions précieuses.

Nous faisons, disait-il, de la divinité du Christ le passe-partout au moyen duquel nous ouvrons tous les mystères, avec une facilité funeste, nous épargnant la peine d'y penser. Nous prenons un dogme et nous en servons pour couvrir la vérité. Nous nous tenons pour satisfaits quand nous avons dit que Christ était Dieu, et nous perdons la précieuse humanité de son cœur et de sa vie <sup>1</sup>.

Dans toutes les questions de vérité éternelle la science de Jésus était absolue. Mais il semble qu'en matière de faits terrestres, modifiés par le temps et par l'espace, elle dépendît plus ou moins, comme la nôtre, de l'expérience. Or, nous oublions cela. Nous ne pouvons concevoir, sans en être scandalisés, que Christ ait vécu dans une ignorance partielle ; il nous répugne de croire qu'il ait senti réellement la force de la tentation, ou que l'abandon sur la Croix et le doute momentané aient leurs parallèles dans notre vie. En d'autres termes, nous faisons de cette vie divine une simple représentation mimée de tristesses qui n'étaient pas réelles, de surprises feintes et de douleurs théâtrales. — Mais nous perdons ainsi le Sauveur. Car il nous est bon de savoir qu'il fut divin : mais si nous perdions cette vérité, il nous resterait un Dieu dans les cieux. Tandis que s'il n'y a pas eu, sur cette terre, une vie humaine réelle et parfaite... nous pourrions, je l'accorde, avoir une religion, mais nous n'aurons pas un christianisme. Car si nous perdons Christ comme frère, nous ne pouvons plus le sentir comme Sauveur <sup>2</sup>.

Cette idée qu'il nous faut un Sauveur-Homme, Robertson va presque jusqu'à l'exagérer quand il dit que la sainteté de Christ nous le rend moins cher et nous incite moins à le suivre que les faiblesses humaines qu'il eut en commun avec nous : ses larmes au tombeau de Lazare, son frémissement devant la mort, le doute qui, un moment, désola son âme <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> S. t. II, p. 271.

<sup>2</sup> S. t. II, p. 124.

<sup>3</sup> S. t. I, p. 58. Au fond, c'est finement pensé, s'il est vrai que par l'Homme seul l'homme peut-être sauvé : car ne sont-ce pas ces faiblesses qui, dans un monde pécheur, manifestent le mieux le caractère humain ?

La métaphysique des vieux symboles nous fait donc, suivant notre prédicateur, perdre le Christ véritable. Mais il y a plus : le monde se détourne du Christ que nous lui présentons. Cet éloignement n'a-t-il que des causes invouables ? Robertson ne le pense pas. Il croit qu'en retournant au Christ historique, à celui qui fut os de nos os et chair de notre chair, on lui ramènera bien des âmes qui le cherchent mais ne sauraient le reconnaître dans un chapitre de dogmatique. Il estime que la divinité de Jésus-Christ ne doit pas être imposée à la croyance comme un dogme, mais qu'elle s'impose d'elle-même à l'âme, avec la force d'une vérité d'expérience, dans la mesure où l'on pénètre dans l'intimité de l'homme parfaitement saint, c'est-à-dire parfaitement homme, que fut Jésus de Nazareth. L'apologétique moderne, si elle veut atteindre son but, devra donc commencer par remettre en lumière l'humanité, toute l'humanité de Christ. C'est cette pensée qu'exprime le fragment suivant d'un sermon non publié :

On ne saurait douter maintenant de l'affaiblissement de la croyance à la divinité de Jésus-Christ. Ceux qui l'ont gardée l'ont pétrifiée dans un dogme théologique sans vie et sans chaleur, et les penseurs la mettent de plus en plus de côté. Comment pourrions-nous ressaisir la foi au Fils de Dieu ? Par le système d'autorité ou par l'antique moyen de la persécution ? Le temps de ces choses est passé. Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de remonter à l'origine. Commencez comme la Bible commence, c'est-à-dire par Christ, Fils de l'homme. Posez les fondements d'une foi plus élevée par une profonde croyance à son humanité. Voyez-le tel qu'il fut. Respirez son esprit. Voyez-le enfant. Efforcez-vous de sentir avec lui lorsque, indigné, il regarda autour de lui et défendit la pécheresse humiliée contre ses féroces accusateurs ; lorsqu'il était seul, dans la solitaire majesté de la vérité, au tribunal de Pilate, lorsque la lueur des torches des soldats romains brilla sur le Cédron, au milieu de la nuit. Assistez avec lui aux noces de Cana. Voyez comme les faibles et les malades venaient à lui instinctivement ; comment les hommes, dès qu'ils le voyaient, sentaient leurs péchés, sans s'expliquer leur impression à eux-mêmes, et tombaient à ses pieds ; comment, en sa présence, le mal était mis en lumière, tandis que les hommes étaient élevés au-dessus d'eux-mêmes. Réalisez tout cela. Vivez avec lui jusqu'à ce

qu'il devienne pour vous une pensée vivante toujours présente, et vous sentirez grandir en vous un respect, auquel nul sentiment humain ne peut se comparer. Un mot dédaigneux prononcé sur lui vous blessera d'un dard plus aigu qu'une insulte personnelle... Peu à peu alors ce sentiment se confondra avec l'adoration. Car qu'est-ce qu'adorer Christ ? Est-ce l'appeler Dieu ? Est-ce dire : Seigneur, Seigneur ? Non, l'adoration est l'amour le plus puissant que l'âme soit capable d'éprouver, quel que soit le nom que vous lui donniez. Plus d'un unitaire, comme Channing, a adoré, lorsqu'il ne croyait qu'admirer, tandis que plus d'un chrétien orthodoxe, donnant au Christ le nom de Dieu, ne lui a rendu qu'un hommage froid et purement intellectuel<sup>1</sup>.

Cette humanité de Christ, Robertson l'a vraiment prise au sérieux<sup>2</sup>. « Comme si le sang de toutes les nations coulait dans ses veines, disait-il de Christ, ce qu'il y a de meilleur et de plus noble en tout homme, et ce qu'il y a de plus tendre, de plus doux, de plus pur en toute femme, était uni dans son caractère. Il est, dans toute la force du terme, le Fils de l'Homme<sup>3</sup>. » Pour lui-même d'abord, Jésus-Christ était vraiment une personne vivante, qu'un commerce intime et de tous les instants lui avait appris à connaître et à aimer. Peu d'hommes, certainement, ont pénétré plus avant que Robertson dans l'âme de Jésus de Nazareth et l'ont mieux comprise. Aucun peut-être ne l'a mieux exprimée, ne l'a fait resplendir ainsi à l'œil intérieur dans tout l'éclat de sa divine beauté et dans l'infinie variété de ses aspects. Il faudrait, pour donner quelque idée de la merveilleuse puissance de sympathie qui explique cette intelligence profonde du caractère de Christ, il faudrait pouvoir citer en entier un sermon tel que celui intitulé « la Sympathie de Christ<sup>4</sup>. » Voyez encore en quels termes admirables il parle de la sainteté de Christ<sup>5</sup>, de son isole-

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 278.

<sup>2</sup> V. *The early development of Jesus*, t. II ; *Christ's estimate of sin*, t. II ; *The sanctification of Christ*, t. II, etc.

<sup>3</sup> Sur cette union, en Christ, des qualités masculines et féminines, v. *The glory of the Virgin mother, The glory of the divine Son*, t. II.

<sup>4</sup> *The sympathy of Christ*, t. I.

<sup>5</sup> *The sinlessness of Christ*, t. IV.

ment<sup>1</sup>, de la manière dont il jugeait le péché<sup>2</sup>. Tous les sermons de Robertson, d'ailleurs, partent de Christ ou aboutissent à lui. Il ne formule aucune vérité, aucun principe spirituel qu'il ne l'appuie aussitôt de l'exemple du Maître. C'est à la lumière de cette Vie unique qu'il juge les actions des hommes. Combien est féconde en résultats la méthode qu'il préconise et qu'il pratique, c'est ce que la lecture de ses discours pourra seule faire comprendre : des citations détachées n'y suffiraient pas.

Il faut convenir, après cela, que Robertson n'a pas donné à *la mort du Christ*, nous ne disons pas l'importance, mais la signification qu'y attachent les écrivains du Nouveau Testament, et Jésus lui-même. Le point faible des systèmes théologiques qui font consister l'œuvre essentielle du Christ dans la révélation du Père, c'est que, dans la mesure où ils veulent se distinguer du rationalisme, ils sont embarrassés pour donner du drame de Golgotha une interprétation satisfaisante, qui ne contredise pas trop brutalement les écrits du Nouveau Testament<sup>3</sup>. Il est plus facile de dénoncer la théorie d'Anselme de Canterbury que de la remplacer. Robertson repousse avec une juste indignation une doctrine qui présente le salut « comme le paiement d'une dette infinie par une infinie souffrance... une satisfaction de la colère divine par la damnation momentanée de Jésus, » et suivant laquelle « la foi n'est plus qu'une adhésion à une imputation tout extérieure ». Mais il abonde trop dans son sens. E. de Pressensé l'a fort bien dit : « Robertson est admirable quand il bat en brèche la théorie grossièrement judiciaire; mais il est très insuffisant lorsqu'il formule son propre système. Jésus ne nous sauve

<sup>1</sup> *The loneliness of Christ*, t. I.

<sup>2</sup> *Christ's estimate of sin*, t. II.

<sup>3</sup> « Si Dieu est amour, pourquoi avons-nous besoin d'un médiateur ? Je pense que la meilleure réponse est que nous n'en savons rien. » St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 167.

guère, d'après lui, que parce qu'il a réalisé l'idéal de la vie humaine et que, par son amour, il nous entraîne dans son saint courant. Mais je ne vois pas la place de la rédemption proprement dite, de cette rétractation douloureuse et poignante du péché de l'humanité que Jésus-Christ a porté sur son cœur compatissant. Son obéissance n'est pas assez une réparation de la révolte du premier Adam. Sans doute, Robertson écarte avec raison l'idée odieuse de la malédiction directe du Père contre le Fils, mais il passe sous silence le mystérieux abandon, l'agonie de l'âme que le Maître a traversée, et dans laquelle il a ressenti, par sa sympathie absolue, toute l'amertume de notre péché et a reconnu le droit de Dieu contre nous. Son œuvre ouvre plutôt la série des œuvres réparatrices qu'elle n'est l'œuvre unique que nous n'avons plus qu'à nous assimiler par une foi vivante <sup>1</sup>. »

Quoi qu'il en soit, Robertson voyait dans la mort de Jésus, d'une part, la conséquence inévitable du conflit entre l'Homme parfaitement saint et un monde pécheur, et de l'autre, en tant qu'acte volontaire, l'expression de la grande « loi du sacrifice » qui régit l'univers entier. L'extrait suivant d'une lettre résume assez bien ses vues sur le sujet :

Les divergences entre l'orthodoxie courante et moi ne sont pas dans la négation de l'expiation, je l'admets comme elle, mais dans la question de savoir quel est l'élément qui constitue la satisfaction de Dieu ; l'orthodoxie courante le voit dans la *peine*. Pour moi, je dis avec l'Écriture (Jean x, 19) que c'est la soumission de la volonté propre. Dans Hébreux x, 5, la distinction est faite entre les sacrifices sanglants, qui n'étaient que des boucheries, et le sacrifice qui expie vraiment, parce qu'il est un acte de volonté et qu'il est moral ; le premier, étant purement physique sans aucun caractère moral, est, par conséquent, sans valeur <sup>2</sup>.

Les deux sermons qui traitent avec le plus d'ampleur

<sup>1</sup> E. de Pressensé, *ouv. cit.* p. 345.

<sup>2</sup> St. Brooke *ouv. cit.*, p. 262.

cette question de l'expiation sont intitulés : « L'Opinion de Caïphe sur le sacrifice expiatoire<sup>1</sup> » et « Le Sacrifice de Christ<sup>2</sup>. » On trouvera dans l'étude de E. de Pressensé de longs extraits du premier, qui s'attache surtout à réfuter la notion juridique de l'expiation. Prenant pour texte la parole de Caïphe « Vous n'y entendez rien, et vous ne considérez pas qu'il est de notre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse point », l'orateur établit que cette parole a un sens faux, qui est celui dans lequel Caïphe la prend et un sens vrai et divin, qui est celui dans lequel l'évangéliste l'accepte.

Le sermon sur « le Sacrifice de Christ » a pour texte cette parole de l'apôtre Paul : « L'amour de Christ nous presse, parce que nous estimons que si un seul est mort pour tous, tous donc sont morts ; et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux » 2 Cor. 5, 14-15. Dans une première partie, Robertson montre que Jésus agit, dans sa mort, comme le représentant de l'humanité, mais non pas comme son substitut. Il est mort *pour* tous, parce qu'il est mort victime du péché *de* tous. Ce n'est pas nous qui l'avons trahi, renié, crucifié, mais, dans la mesure où l'esprit du mal qui animait les auteurs directs de son supplice est à l'œuvre dans nos cœurs, nous partageons leur responsabilité. De plus, Christ est mort pour tous, parce que son sacrifice représente le sacrifice de tous. Il n'a pas porté à notre place la peine de nos péchés. S'il nous sauve, c'est parce que Dieu voit, réalisée en lui, Son idée de l'humanité. En lui, Dieu voit parfait tout homme en qui l'esprit de Christ existe en germe ; c'est là la justice imputée.

La valeur de la mort de Christ consiste essentiellement

<sup>1</sup> *Caiaphas, view of vicarious sacrifice*, t. I.

<sup>2</sup> *The sacrifice of Christ*, t. III.

dans un acte moral : le renoncement à la volonté propre, la soumission volontaire à l'universelle loi du sacrifice, d'après laquelle tout bien et tout progrès s'achètent au prix de la souffrance et de la mort<sup>1</sup>.

C'est par un acte moral semblable que nous serons sauvés. Mais, continue le prédicateur,

en nous ce sacrifice de la volonté est à peine digne de ce nom. Le seul mot de renoncement à nous-mêmes nous couvre d'une sorte de confusion. C'est alors que, le cœur rempli d'une joie presque infinie, nous acquiesçons à la vie et à la mort de Christ, les reconnaissant comme nôtres, et les représentant à nous-mêmes et à Dieu comme le but auquel nous aspirons. Si nous ne pouvons comprendre comment, dans ce sens, on peut parler d'un sacrifice *pour nous*, nous en aurons du moins une idée approximative en pensant à notre joie quand l'art et la nature réalisent pour nous ce que nous étions incapables d'exprimer nous-mêmes. On raconte d'un des peintres les plus doués qu'il regardait un jour le chef-d'œuvre du plus grand génie artistique de son siècle. Il ne pouvait songer à l'égaliser ni même à rivaliser avec lui. Mais cette infinie supériorité, bien loin de le décourager, ne fit qu'exalter son sentiment, car il voyait réalisées les conceptions qui avaient, auparavant, flotté devant ses yeux, confuses et vagues. Dans chaque ligne, dans chaque coup de pinceau, il sentait un esprit infiniment supérieur mais apparenté au sien, et l'on dit qu'il s'écria avec une noble humilité : « Et moi aussi, je suis peintre ! » N'avons-nous pas tous senti aussi que certains effets, dans la nature, certaines combinaisons de formes et de couleurs exprimaient en langage intelligible, quoique céleste, notre propre idée ? quand, par exemple, les longues traînées de pourpre... paraissaient flotter dans une mer d'un beau vert pâle, quand le ciel tout entier semblait ébranlé par les fracas du tonnerre, lorsque mugissait le vent de la nuit. C'est merveilleux de voir comment les êtres les plus communs, dont vous auriez pensé que leurs conceptions ne s'élevaient pas au-dessus d'une spéculation commerciale ou d'un divertissement à la mode, se trouvent élevés par de tels spectacles... « Je ne puis exprimer, diraient-ils, les sentiments qui m'agitent ; j'ai eu des émotions, des aspirations, des pensées que je n'ai pu mettre en paroles. Regardez ! Ecoutez le bruit de la tempête ! Voilà ce que je voulais dire et ce que jamais je n'ai pu dire auparavant ». C'est ainsi que l'art et la nature parlent pour nous et que nous les adoptons comme expression de nos propres sentiments. C'est ainsi que la justice de Christ devient notre justice... Nous contemplons sa vie parfaite et nous disons à Dieu : « Voilà ma religion, voilà ma justice, voilà ce que

<sup>1</sup> Robertson se rencontre ici avec son éminent contemporain F. D. Maurice.

j'aurais voulu être mais ce que je ne suis pas, voilà mon offrande, ma vie comme j'aimerais à la donner, librement et non par contrainte, entière et parfaite<sup>1</sup>. »

La seconde partie du sermon, dont M. Pfleiderer dit qu'elle surpasse en valeur maint gros volume de dogmatique, examine quelle est l'influence du sacrifice de Christ sur l'homme :

L'influence du sacrifice de Christ sur l'homme consiste dans l'introduction dans la nature humaine du principe du renoncement et du don de soi : « tous sont morts ». Remarquez que Christ n'est pas mort afin que nous ne mourions pas, mais afin que nous mourions dans sa mort et que, dans son sacrifice, nous devenions, chacun de nous, un sacrifice à Dieu. D'autre part, cette mort est identique à la vie. Car ceux qui, dans le premier membre de phrase, sont appelés « morts », sont, dans le second, désignés par les mots « ceux qui vivent »... La mort, c'est-à-dire le sacrifice de soi, est équivalente à la vie. Eh bien ! ceci repose sur une vérité profonde. La mort de Christ était une représentation de la vie de Dieu. C'est pour moi la plus profonde de toutes les vérités que la vie de Dieu consiste tout entière dans le sacrifice de soi. Dieu est amour ; l'amour est sacrifice — donner plutôt que recevoir — le bonheur du don de soi !...

Si donc l'homme veut s'élever à la vie de Dieu, il faut qu'il s'absorbe dans l'esprit du sacrifice de Christ. Il faut qu'il meure avec Christ s'il veut entrer dans sa propre vie. Car le péché consiste à se retirer dans le moi égoïste, hors de la vivifiante vie de Dieu, qui seule est notre vraie vie. Et à l'instant où l'homme pèche, il meurt. Ne l'avons-nous jamais senti, qu'à l'heure où nous nous livrions au péché, notre existence véritable s'évanouissait et que *nous* n'étions plus ? Voilà pourquoi je dis qu'une vie humaine réelle est l'accomplissement et la répétition perpétuelle du sacrifice de Christ : « tous sont morts » parole dont l'explication suit aussitôt « afin de vivre non plus pour eux mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. » Voilà la vérité qui est à la base de la doctrine romaine de la messe. Rome affirme que, dans la messe, un vivant sacrifice est offert pour les péchés de tous, que le sacrifice de Christ y est toujours renouvelé. A cela le protestantisme objecte avec force qu'il n'y a qu'un sacrifice offert une fois pour toutes. L'objection est, en elle-même, parfaitement juste. Mais la doctrine romaine contient une vérité qu'il importe de dégager de la forme grossière et matérielle dont on l'a enveloppée... En un sens il est vrai de dire qu'il y a un sacrifice offert une fois pour toutes. Mais il est également vrai de dire que ce sacrifice est sans valeur, à moins d'être achevé et

<sup>1</sup> S. t. III, p. 100.

répété dans la vie et le sacrifice *de tous*. Voilà le vrai sacrifice chrétien, un sacrifice accompli, non pas d'une façon mécanique dans le grossier matérialisme de la messe, mais spirituellement, dans la vie de tous ceux en qui le Crucifié est vivant...

« Mais ce renoncement, ce sacrifice, ce don de soi est-il possible ? est-il même naturel ? demandons-nous avec scepticisme. Que les prédicateurs et les moralistes disent ce qu'ils voudront, Dieu m'a envoyé dans le monde pour le bonheur et non pour le malheur ; je n'y suis pas pour me sacrifier en faveur des autres. » Mes frères, relevons encore une phrase de notre texte que nous avons jusqu'ici laissée de côté, et cette doctrine si obscure s'illuminera d'une soudaine clarté : « l'amour de Christ nous presse ». Le renoncement à soi-même pour l'amour du seul renoncement ne fait pas de bien. Le sacrifice pour l'amour du sacrifice n'est point un acte religieux. Si vous renoncez à un mets pour le seul plaisir de montrer que vous êtes maître de vous-même, ou en vue de votre discipline personnelle, vous êtes victime d'une grave illusion. Vous n'êtes pas, en agissant ainsi, plus religieux qu'auparavant. Vous n'exercez d'action que sur vous-même et, parce que vous n'êtes occupé que de vous, vous demeurez dans ce cercle du moi, dont la religion doit vous affranchir. Mais renoncer à un mets afin de le donner à quelqu'un que vous aimez, c'est là proprement un acte religieux, n'ayant plus le caractère d'un devoir pénible et dur, parce que l'affection l'a rendu aisé... Le mystique besoin de l'amour ne trouve-t-il pas sa plus fidèle expression dans cette parole : « que je puisse souffrir pour lui » ? Eh bien ! c'est cet élément d'amour qui fait de cette doctrine une vérité intelligible et bénie. Le sacrifice seul a quelque chose de monstrueux, de contraire à la nature et de mort. Mais dans le sacrifice de soi, illuminé par l'amour, il y a de la chaleur et de la vie ; c'est la mort de Christ, la vie de Dieu, la félicité et la seule vraie vie de l'homme <sup>1</sup>.

On l'a dit justement : tel péché telle rédemption. Si la notion de l'expiation est affaiblie chez Robertson, c'est que *la notion du péché* l'est elle-même. L'éminent prédicateur avait une âme naturellement chrétienne. Son développement religieux s'est effectué graduellement, sans secousse. Il n'a pas connu ce terrible brisement intérieur qui a marqué d'une si forte empreinte la théologie d'un St-Paul ou d'un Luther. Sans doute, il a passé, lui aussi, par une crise qui l'a bouleversé jusque dans les profondeurs de son âme. Mais la question qui s'est posée à lui n'a pas été,

<sup>1</sup> S. t. III, p. 102-105. V. encore, S. t. II, p. 94 ; *Reconciliation by Christ*, t. IV ; *The law of self-sacrifice exemplified in the death of Christ*, t. V.

comme pour d'autres, une question de salut, mais une question de vérité. Aussi parle-t-il volontiers, dans ses sermons, de la vérité<sup>1</sup>, assez rarement, par contre, de repentance et de conversion. Il a un haut idéal moral, il est consumé d'une inextinguible soif de perfection, il s'attriste de ses moindres faiblesses. Mais en même temps, s'il dépeint la misère humaine, il insiste beaucoup plus sur les déceptions de la vie, sur l'effondrement de nos espoirs, sur nos aspirations jamais assouvies, que sur notre état de péché. Il connaissait trop, pourtant, le cœur humain et ses abîmes pour que, sur le péché aussi, il n'y eût pas, dans ses sermons, des pages admirables et qui font impression<sup>2</sup>. Il n'est pas vrai non plus, comme on l'a dit, qu'il ignorât la chute et le péché originel. Dans son sermon sur « l'état de nature et l'état de grâce », par exemple, il dit que ce mot de nature a, dans l'Écriture, deux sens différents et qu'il importe de distinguer. Il y a une nature mauvaise, contraire à la volonté de Dieu et c'est, si l'on peut dire ainsi, la nature concrète, individuelle ; mais il y a une nature bonne aussi et sainte, celle qui existe dans l'idée de Dieu, que Christ a réalisée et que Dieu voit, par imputation, — non telle qu'elle est mais telle qu'elle sera — dans les fidèles<sup>3</sup>. Ailleurs, il déclare positivement que l'Évangile porte à toutes ses pages le caractère, non pas d'un système d'amélioration pour une nature bonne en elle-même, mais d'un traitement médical (*system of cure*), d'un remède pour une nature malade<sup>4</sup>. Il n'en reste pas moins que ses vues sur le

<sup>1</sup> *Freedom by the truth, The Kingdom of the truth, The scepticism of Pilate*, t. I.

<sup>2</sup> V. *Notes on Psalm LI*, t. II ; *The restoration of the erring*, t. II ; *A thanksgiving day after cholera*, t. IV ; *Christ's way of dealing with sin* (où il distingue entre les péchés délibérément voulus et les péchés commis par faiblesse) t. IV ; S., t. I, p. 64, 106-108, etc.

<sup>3</sup> *The state of nature and the state of grace*, t. V, p. 159.

<sup>4</sup> S., t. V, p. 305. V. aussi les déclarations très nettes de la première partie du second discours sur le baptême, t. II.

péché paraissent flottantes et, en un sens, superficielles. L'impression générale que laisse la lecture de ses sermons est bien celle-ci : qu'à ses yeux le péché réside dans la volonté, mais dans une volonté affaiblie, dans l'absence de la volonté de bien faire, comme il dit lui-même, plutôt que dans une volonté pervertie et rebelle<sup>1</sup>.

A propos des conséquences du péché, il fait une intéressante distinction, Selon lui, ces conséquences sont de deux sortes : les pénalités et les châtiments. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, il y a des lois qu'on ne transgresse jamais impunément<sup>2</sup> : « Si un homme mange d'une herbe vénéneuse, qu'il le fasse de propos délibéré ou inconsciemment, son corps en portera la peine. S'il prend dans la main un fil à travers lequel passe un courant électrique, il n'évitera pas, quelque saint qu'il puisse être, le choc mortel. C'est dans ce sens que Christ a porté le péché du monde. Etant entré en collision avec ce péché il a subi la pénalité de cet acte<sup>3</sup>. » Mais le péché entraîne aussi des conséquences morales qui portent atteinte au caractère du pécheur. L'ivrogne ou le débauché ne ruine pas seulement sa santé — ce qui constitue la pénalité — mais il dégrade, en outre, son être intérieur — et c'est le châtiment.

En un sens, il est vrai que ces conséquences morales sont, elles aussi, le résultat *naturel* de la faute, parce que c'est suivant une loi régulière et inaltérable que le péché détériore le caractère ou rend l'homme malheureux. Quoi qu'il en soit, elles sont doubles, négatives et positives, elles consistent dans la perte de quelque bénédiction ou dans un accroissement de la corruption intérieure. Il y a perte quand l'habitude du péché nous rend incapables, par exemple, de toute jouissance élevée, car personne ne peut pécher sans émousser sa sensibilité. Et ce n'est point là une perte insignifiante. Si quelqu'un ici se félicite parce que le

<sup>1</sup> S., t. I, p. 107. Il compare l'homme à une montre en bon état, mais à laquelle il manque le ressort régulateur.

<sup>2</sup> S., t. I, p. 45.

<sup>3</sup> S., t. I, p. 147.

péché n'a fait venir sur lui aucun malheur positif, souvenez-vous, mon frère, que la pire malédiction de Dieu a été prononcée sur le serpent tentateur. Beaucoup moins grave, en apparence, que celle qui atteignait la femme, elle était, en réalité, beaucoup plus terrible. Nulle honte, nulle souffrance — non, ces maux ne sont point sans remède et peuvent à la fin produire la repentance — mais que l'ange descende au niveau de la bête, que l'esprit soit noyé dans la chair ; mais devenir un reptile et manger la poussière de la dégradation comme une nourriture naturelle. L'éternité n'a point de damnation plus profonde<sup>1</sup>.

C'est avec le même sérieux et la même spiritualité qu'il parle de l'enfer. Il constate que la croyance à l'enfer s'en va, qu'elle a disparu déjà parmi les classes cultivées, qui la tiennent pour une vieille superstition. Cet affaiblissement de la croyance, il l'attribue aux représentations trop matérielles du lieu de perdition qu'on s'est longtemps faites dans l'Eglise. Pour lui, l'enfer — comme le ciel, d'ailleurs<sup>2</sup> — est essentiellement un état intérieur, et consiste tout ensemble dans le remords du mal accompli et dans l'impuissance totale pour le bien. Il a, sur ce sujet, des pages saisissantes :

« Caïn, dira-t-il par exemple, est pour nous l'affreux type de l'enfer. Vivre, voilà l'enfer, vivre quand on voudrait mourir<sup>3</sup>. Etre salé de feu, subir cette torture qui consume toujours sans annihiler jamais. Vous pouvez à force de prudence, diminuer plus ou moins votre part de souffrance ici-bas. Mais vous ne pouvez pas vous fuir vous-même. Où que vous alliez, vous traînez avec vous une âme dégradée, dont la puissance est perdue, dont les plus belles facultés sont détruites. Pire que la morsure de la vipère est le châtement de ne plus tendre au bien, de ne plus aspirer à la vie de Dieu. De même qu'un homme ne peut regarder à travers un verre contre lequel il respire, ainsi le péché obscurcit les fenêtres de l'âme... Tomber alors de péché en péché, d'infamie en infamie, voilà l'affreuse rétribution qui s'exécute dans le monde spirituel. Vous êtes à l'abri des morsures de la vipère, où que vous alliez, et autant que si vous étiez le plus saint des enfants de Dieu : le venin est dans votre âme<sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> S., t. IV, p. 100.

<sup>2</sup> V. *Purity*, t. III.

<sup>3</sup> Psychologiquement, cette affirmation est pour le moins aussi vraie que celle du conditionalisme pour qui le pire châtement consiste dans la destruction de la vie.

<sup>4</sup> S. t. I, p. 206.

A cette hauteur il n'y a plus de dogmes absurdes. Et il n'y a plus non plus de théologie dangereuse par ses conséquences. Si celui qui parle ainsi est un hérétique il n'est pas à craindre, en tout cas, que son hérésie lui dégrade l'âme.

Ce n'est pas que les croyances puissent jamais être indifférentes. Le rapport est étroit entre la doctrine et la vie. Robertson avait de *la prière*, par exemple, une notion dont les conséquences pratiques nous semblent désastreuses. A vrai dire, il y a, sur ce sujet, quelque flottement dans sa pensée. Mais il s'est finalement laissé égarer à la suite de Schleiermacher — dont il reproduit, en partie, un sermon qu'il rajeunit — par des préjugés métaphysiques qui lui ont fait perdre de vue le Dieu de Jésus-Christ. Son sermon sur la prière<sup>1</sup>, qui contient d'importantes vérités, peut se résumer dans cette citation, pourtant moins négative dans la forme, d'un autre discours : « En aucune façon, la prière n'est un simple talisman, grâce auquel nous substituerions notre volonté à celle de Dieu ; elle est plutôt cette communion de l'âme avec Dieu, dans laquelle notre volonté finit par se confondre avec la sienne<sup>2</sup>. » Il y aurait beaucoup à dire sur cette théorie qui trouve dans nos esprits modernes un si facile accès<sup>3</sup>. Un mot seulement ici. L'homme est un être essentiellement religieux : voilà une première affirmation de la science des religions<sup>4</sup> ; et en voici une seconde : la prière constitue l'essence même de la religion<sup>5</sup>. Mais pense-t-on que le jour où nous cesserons de croire à l'action de la prière sur Dieu, où nous ne verrons plus dans la prière qu'une gymnastique spirituelle, nous conti-

<sup>1</sup> *Prayer*, t. IV.

<sup>2</sup> S. t. V, p. 215 ; Comp. t. II, p. 234, 305.

<sup>3</sup> V. par ex-Bersier, *La prière est-elle efficace ?* S. t. II.

<sup>4</sup> V. Al. Berthoud, *Apologie du Christianisme : Le sentiment religieux*.

<sup>5</sup> V. Aug. Sabatier, *Esquisse d'une Philosophie de la Religion : Que la religion c'est la prière du cœur*, p. 24.

nuerons de prier ? Les simples, en particulier, les petits, ceux qui ne font pas de spéculations philosophiques ou théologiques, et qui formeront toujours la grande majorité, tiendront pour une duperie de *se prier eux-mêmes* sous le nom de la Divinité ! Les sources vives de la prière en seront taries et, par suite, celles du sentiment religieux, qui est impérissable pourtant. Comment résoudre cette contradiction ? Il n'y a qu'un moyen : admettre — et faire admettre — que l'homme est Dieu.

---

## CHAPITRE III

---

### Robertson moraliste

---

L'attitude de Robertson vis-à-vis des formes ecclésiastiques et des confessions de foi, sa solution du problème de la connaissance religieuse et l'influence qu'elle a exercée sur des esprits très nombreux et très divers, dont elle a rectifié les conceptions en les élargissant, voilà ce qui nous paraît déterminer la place et le principal appoint du pasteur de Trinity Chapel dans l'histoire de la pensée religieuse en Angleterre. On peut dire de ses vues sur ces sujets qu'elles ont aujourd'hui cause gagnée, du moins parmi les théologiens, et qu'ainsi cette partie si importante de son œuvre a pour nous quelque peu perdu de sa valeur<sup>1</sup>.

L'œuvre du moraliste, par contre, subsiste tout entière et assure aux sermons de Robertson une éternelle jeunesse. Pour s'en faire une juste idée, il faudrait pouvoir suivre le prédicateur dans sa cure d'âmes, lire les lettres nombreuses qu'il écrivait à ses amis, aux membres de sa congrégation, à ses catéchumènes, et dans lesquelles il se révèle médecin des âmes d'une rare sagacité, d'une merveilleuse pénétration, d'une conscience et d'une fidélité admirables dans l'accomplissement de sa tâche<sup>2</sup>. Ses ser-

<sup>1</sup> Nous parlons des idées fondamentales. Les développements qu'il leur a donnés restent du plus vivant intérêt.

<sup>2</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, *passim*.

mons et ses « Lectures » suffirent toutefois à le mettre au premier rang des moralistes de tous les temps.

Nous avons vu que lors de la tourmente intérieure qui emporta ses croyances « évangéliques », ce qui le sauva du scepticisme et de l'incrédulité, ce fut une délicatesse et une profondeur de sens moral qui l'avaient déjà distingué dans son enfance et qui lui offrirent, pour la formation de nouvelles convictions, un fondement indéfectible et sûr. On ne s'étonnera donc pas de trouver chez Robertson une tendance naturelle, instinctive et dominante, à saisir les problèmes de la vie religieuse, les questions théologiques elles-mêmes par leur côté moral et pratique. Sur ce point aussi il a réagi et innové. L'évangélisme séparait volontiers le domaine religieux du domaine moral ; il lui arrivait même de subordonner celui-ci à celui-là. Robertson montra le vice et les dangers d'un système qui permet à un homme d'être pieux, comme Jacob, tout en manquant aux lois de la probité. Il insista sur ce que le divorce si fréquent entre la morale et la religion est contre nature et sur la violence que l'on fait à l'Evangile en séparant des dispositions et des vertus qui doivent être intimement unies. A une piété qui ne plongeait pas ses racines dans le sol fécond de la conscience morale, il n'hésitait pas à préférer « la simple moralité », comme l'appelaient dédaigneusement les gens bien pensants, parce qu'elle lui paraissait constituer, plutôt que les sentiments pieux, le caractère « qui n'est pas loin du royaume des cieux », et la base nécessaire de l'édifice de la foi religieuse<sup>1</sup>. « Heureux, trois fois heureux, s'écriait-il, l'homme qui commence par la loi et finit par l'Evangile<sup>2</sup>. » C'est que pour lui, la religion était, avant tout, affaire de volonté. Par là, il se sépare des

<sup>1</sup> S. t. I, p. 189.

<sup>2</sup> *Ibid.*

mystiques, comme il s'était séparé des rationalistes en démontrant l'impuissance de la raison pour découvrir la vérité religieuse. Toujours, et avec une énergie singulière, il met l'accent sur la vie, affirmant qu'elle détermine les croyances<sup>1</sup> et mettant ses auditeurs en garde contre les émotions, de quelque nature qu'elles soient, qui ne se traduisent pas immédiatement en actes :

C'est une chose périlleuse, disait-il, par exemple, de séparer le sentiment de l'action, d'avoir appris à sentir juste (*rightly*) mais non pas à bien agir (*rightly*).

C'est un danger auquel, dans un siècle poli et raffiné, nous sommes particulièrement exposés. Le roman, la poésie, la prédication forment nos sentiments, les aiguïsent et en augmentent la délicatesse. Mais la faculté de sentir nous a été donnée pour nous pousser à l'action. En permettant au sentiment de s'éveiller sans se transformer en devoir, nous faussons notre caractère. En l'habituant à jaillir dans des circonstances fictives sans l'utiliser pour l'action, nous nous privons de son impulsion dans les circonstances réelles. Nous nous apitoyons sur le malheur et fuyons le malheureux. Nous exprimons des sentiments justes et élevés, mais lorsqu'une vérité se présente à nous sous la forme d'un devoir nous sommes devenus inaptes à l'accomplir. Et ainsi, par degrés, le caractère en arrive à ressembler à ces lieux de plaisir artificiels et de mauvais goût, où la cascade ne tombe pas, où la grotte n'offre d'autre abri que celui d'une ombre imaginaire, où les arbres ne croissent point. Nos vies sont pareilles à une mince couche de sucre recouvrant un noir abîme de vanité, ou mieux encore à des « sépulcres blanchis » agréables à regarder mais remplis de toutes sortes d'impuretés<sup>2</sup>.

Par suite de la prépondérance ainsi donnée à l'élément moral, le christianisme de Robertson a quelque chose de résolument viril, et qui devait faire impression sur des auditeurs anglais. Le prédicateur est jaloux, on le sent à chaque page, de défendre l'Évangile contre les sottises accusations de ceux qui ne voient en lui que le refuge des faibles, des débiles, des vaincus, et de montrer qu'en Christ

<sup>1</sup> S. t. II, p. 101, etc.

<sup>2</sup> S. t. I, page 297. — V. aussi t. I, p. 115, 194, 312.

se trouve, au contraire, la source de toute force et de toute énergie<sup>1</sup>. Il s'adresse volontiers aux jeunes gens, mettant devant leurs yeux un noble idéal de sainteté. Mais avec cela, il n'a rien de dur et de farouche. Il reste toujours humain. Il a lutté sans relâche contre les exagérations ascétiques de ceux qui proscrivent, comme entachées d'idolâtrie, les affections naturelles; il aimait à dire de ces affections qu'elles sont destinées, dans l'intention divine, à faire notre éducation spirituelle, à former notre cœur à l'amour de Dieu. Il réagissait aussi contre ce mysticisme malsain qui ne rêve que de mourir et contre un pessimisme qui ne voit partout que corruption. Il croyait que pour combattre le mal avec succès, le mieux est de tendre au bien, de regarder aux victoires futures plutôt qu'aux défaites présentes, suivant la méthode du Sauveur, qui donnait le nom de Pierre au faible Simon Barjonas, et de l'apôtre Paul dont les lettres adressées aux églises respirent un saint optimisme.

Les questions de morale qu'il a abordées en chaire sont des plus variées. *La langue, la mondanité, la pureté, la prééminence de la charité, le caractère illusoire de la vie, le pouvoir de la tristesse, l'exaltation des sens et celle de l'âme, le mariage, la casuistique, la loi de la conscience chrétienne, l'usage légitime et illégitime de la loi, le découragement, le passé irréparable*, voilà les principaux sujets qu'il traite avec une grande originalité et une remarquable vigueur de pensée. Il faut lire les sermons sur *l'exaltation des sens et celle de l'âme* ou sur la *pureté* pour voir à quelle hauteur il prenait les questions, et comment, d'instinct dirions-nous volontiers, il les saisissait dans leur principe; ou le poignant sermon sur le *passé irréparable*, pour se faire une idée de son sérieux moral, de l'élévation de ses

<sup>1</sup> V. *Freedom by the truth*, t. I, la péroraison.

vues, de sa connaissance profonde du cœur humain et des conditions de la vie spirituelle..... Mais pourquoi faire de ceux-là une mention spéciale ? Il n'en est pas un qui ne méritât les mêmes éloges.

On ne peut ni parler de tout, ni tout citer. Voici du moins quelques extraits du sermon sur *la loi de la conscience chrétienne* qui nous paraissent caractéristiques de sa manière et de l'esprit qu'il portait dans l'étude des questions morales :

Nous distinguons entre le bien ou le mal absolus et le bien ou le mal relatifs. En tant qu'absolus, l'un et l'autre sont immuables aux yeux de Dieu. Le bien absolu — l'amour de Dieu et le sacrifice de Christ — doit être, jusqu'à la fin des temps, la seule mesure du bien éternel. Mais le bien ou le mal humains, c'est-à-dire le mérite ou le démérite de certaines actions accomplies par un de nos semblables, ne doivent pas être mesurés d'après cette règle absolue, parce qu'ils dépendent des circonstances particulières et du temps où leur auteur a vécu ainsi que de sa connaissance du bien et du mal. En effet, nous apportons dans ce monde un sens moral, ou pour parler un langage plus chrétien, une conscience. Celle-ci nous dit d'une manière générale ce qui est bien ou mal, et de telle sorte que chaque enfant la peut comprendre. Que ce soit un bien, par exemple, d'aimer son prochain et de renoncer à soi-même, presque toutes les nations le reconnaissent. Mais c'est aux circonstances à déterminer les limites au-delà desquelles ces vertus cesseraient de mériter leur nom, et la règle qu'elles établissent est très différente suivant les pays et les siècles... Je ne veux pas dire par là que le bien et le mal soient une matière de convention, de chronologie ou de géographie, variant avec la latitude et la longitude. Je ne veux pas dire qu'il y ait jamais eu une nation si absolument aveuglée et d'un sens moral si perverti qu'elle ait admis comme bien ce que nous savons être mal, ou qui, inversement, ait professé que le bien reconnu comme tel est mal. Ce que je veux dire c'est que, suivant les pays et les temps, différentes actions se présenteront sous différents aspects. Nous avons parlé de l'amour de Dieu et du sacrifice de Christ. Ce sont là les deux grands principes directeurs de l'Evangile ; et, sous une forme ou sous une autre, vous les trouverez à la base de toutes les professions et de tous les états sociaux.

Mais ces formes sont aussi nombreuses que les degrés qui séparent l'état sauvage le plus bas du christianisme le plus élevé et le plus éclairé. — Dans l'ancien Israël, par exemple, la loi d'amour était ainsi formulée : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Parmi les Indiens d'Amérique et au Cap, le seul hommage rendu peut-être au

renoncement à soi, était l'étrange admiration accordée au prisonnier qui supportait avec un courage indomptable les tortures que lui infligeaient les ennemis de son pays... A Sparte, la coutume était d'apprendre aux enfants à voler. Il semble ici que nos affirmations se trouvent contredites et que, contrairement à ce que nous disions, le bien ou le mal soient conventionnels. Mais la contradiction n'est qu'apparente. Car ce n'est pas le vol qu'on admirait, l'enfant convaincu d'avoir dérobé était puni — c'est l'habileté, l'adresse, c'est-à-dire une vertu guerrière, nécessaire peut-être à un peuple continuellement en lutte avec ses voisins. On ne méprisait donc pas l'honnêteté et l'on n'estimait pas la deshonnêteté, mais on les subordonnait, l'une et l'autre, à ce qui pour les Spartiates était d'une importance plus grande, au devoir de la dissimulation. Et nous sommes ramenés ainsi au principe que nous avons posé, et qui reste le même à toute époque et parmi toutes les nations ; son application seule varie parce que la conscience peut être mal informée...

Le principe posé par l'apôtre est celui-ci : l'homme sera jugé, non d'après la loi abstraite de Dieu ni d'après la règle du bien absolu, mais bien plutôt par la loi relative de la conscience. Ce qui semble bien à un homme *est*, en un sens, bien pour lui ; et ce qui lui semble mal *est*, en un sens, mal pour lui.... Il n'y a pas longtemps que dans l'Eglise d'Ecosse 500 ministres de l'Evangile renoncèrent, pour ne pas affirmer ce qui leur semblait faux, à tout ce qu'estime le monde : à leur position dans l'Eglise qu'ils avaient aimée, aux amitiés qu'ils y avaient formées et qu'une longue collaboration avait cimentées ; à presque tout espoir enfin d'assurer leur existence matérielle. Certes, mes frères, ce qu'il nous importe ici de savoir, ce n'est pas seulement lequel des deux partis avait pour lui la vérité abstraite, mais bien plutôt qui, de chaque côté, a été fidèle à la lumière intérieure, fidèle à Dieu et à la vérité que Dieu avait révélée à son âme.

C'est le même principe qui nous permet, comme chrétiens d'espérer que beaucoup de ceux qui jadis ont été des persécuteurs, par exemple, pourront néanmoins être justifiés au tribunal de Christ. Rien ne peut légitimer la persécution : elle est, essentiellement et éternellement, un mal aux yeux de Dieu. Et cependant si un homme croit de tout son cœur que Christ l'appelle à persécuter par le feu et le glaive, il vaut mieux assurément que, sur l'ordre de son Rédempteur, il fasse taire la voix des plus chères affections que si, par relâchement et par sensibilité, il se détournait de ce qui lui apparaît comme son devoir. »

*L'orateur passe alors aux applications : « Et d'abord, faites ce qui vous semble bien ; ainsi seulement vous finirez par apprendre à voir clairement, par la grâce de Dieu, ce qui est bien. Un homme pense en lui-même que la volonté et la loi de Dieu lui ordonnent d'agir d'une certaine façon. Nous n'aurons rien d'autre à lui dire que de l'engager à agir de la sorte. Il est responsable de ses opinions et plus encore de la manière dont il y est arrivé. Qu'il y ait été conduit par l'égoïsme et la*

paresse, ou par un sincère amour de la vérité, du moment qu'elles sont devenues pour lui des convictions, la seule loi à lui prescrire est celle-ci : vous devez obéir à votre conscience. Jamais, en effet, sa conscience ne sera aussi endommagée s'il fait sans le savoir ce qui est mal que s'il agit contre ce qu'elle lui dit être le bien. C'est pourquoi, malheur à vous, si vous faites ce que d'autres croient être bien, au lieu d'obéir aux prescriptions de votre propre conscience ; malheur à vous si vous permettez à une autorité, à une coutume, à une mode, à une influence, ou à quelque autre chose humaine d'intervenir dans ce domaine sacré de la responsabilité personnelle.

La seconde application de ce principe se rapporte aux autres. Il importait beaucoup moins à l'apôtre Paul que les Corinthiens connussent la vérité que de les voir possédés de l'amour de la vérité<sup>1</sup>. La conscience lui était bien plus sacrée que la liberté elle-même. Le scrupule pouvait être insensé, mais il pouvait être impossible aussi de le déraciner sans porter atteinte à la sainteté de la conscience et au respect de la loi de Dieu...

Il nous reste trois observations à faire. La première c'est qu'il faut distinguer entre cette tendre sollicitude pour la conscience d'un frère et un vulgaire opportunisme... La seconde c'est que le devoir de limiter leur liberté incombe plus spécialement à ceux qui possèdent de l'influence. Il y a des hommes qui, heureusement pour eux dirons-nous, sont si insignifiants qu'ils peuvent aller tranquillement leur chemin dans la vallée de l'existence et pratiquer la liberté chrétienne la plus absolue sans dommage pour personne. Mais le prix que tous les hommes influents ont à payer pour leurs privilèges, c'est que la mesure de leurs actions n'est pas en elles-mêmes, mais dans l'influence qu'elles exercent sur les autres. Si le propriétaire (*landlord*), par exemple, use de son autorité et de son influence pour induire son fermier (*tenant*) à voter contre sa conscience, il aura assuré une voix au principe qui lui paraît vrai, mais cette unique voix il l'aura gagnée au prix de l'âme d'un frère. Ou encore, si pour s'assurer des attentions et des égards, le riche met une gratification dans la main d'un domestique à qui son maître a défendu d'en recevoir, la politesse qu'on lui témoignera, il l'aura obtenue au prix et par le sacrifice d'un frère chrétien. — Voici enfin notre dernière remarque : combien il est possible d'unir la vigueur d'un esprit viril à la tendresse et à la charité commandées par l'Evangile de Christ. Nul homme ici-bas n'a jamais respiré plus librement l'atmosphère du ciel que l'apôtre Paul. Nul ne s'est élevé aussi haut que lui, au-dessus de tous les préjugés et de toutes les étroitures. Et cependant nul aussi ne s'accommoda autant que saint Paul à l'ignorance, aux scrupules et aux préjugés de ses frères. En sorte que ce qui, chez d'autres, eût été de

<sup>1</sup> « It was a matter to him of far less importance that truth should be established than that it should be arrived at truly — a matter of far less importance, even, that right should be done, than that right should be done rightly. »

la faiblesse et de la superstition, procède, chez lui, du pur esprit de la charité et de la délicatesse chrétiennes. Trouvez-moi dans les écrits, dans les discours, dans les actes de ceux qui revendiquent bruyamment les « Droits de l'homme » et les « Droits de la liberté », trouvez-moi, si vous le pouvez, une parole, aussi sublime que cette simple et admirable déclaration dans laquelle l'apôtre met au-dessus des prétentions de la liberté chrétienne les droits de la conscience chrétienne : « C'est pourquoi, si un aliment scandalise mon frère, je ne mangerai jamais de viande afin de ne pas scandaliser mon frère<sup>1</sup> ».

Qui dit moraliste dit *psychologue*. Il n'y a qu'une voix, en effet, pour reconnaître que le penseur, à tous égards si remarquable, qu'était Robertson a particulièrement excellé dans la peinture des caractères. Il avait une connaissance merveilleuse des mobiles qui font agir les hommes. On rencontre à chaque page de ses sermons et de ses « Lectures » des observations d'une psychologie profonde et sûre, des analyses poussées parfois jusqu'à la subtilité. Sa pénétration (*insight*) est merveilleuse. Il a porté jusque dans les derniers replis du cœur le flambeau de l'Évangile. On voit, d'ailleurs, qu'il a pour les sujets psychologiques une prédilection spéciale. Il dit lui-même de l'étude du caractère humain qu'elle est d'un intérêt inépuisable, parce qu'elle nous retrace notre propre histoire intérieure, parce qu'il est impossible de pénétrer les secrets d'un autre cœur sans trouver quelque chose qui corresponde au nôtre et en explique peut-être les mystères. Entre les hommes les plus dissemblables en apparence il y a un nombre infini de points de contact. Les luttes, les faiblesses, les amertumes d'une âme sont celles de toutes les âmes, de sorte que dans la biographie fidèlement écrite de l'être le plus insignifiant et le plus obscur, l'homme éminent par la naissance ou les vertus entendra l'écho de ses propres expériences<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *The law of christian conscience*, t. III.

<sup>2</sup> *S. t.*, IV, p. 169.

Nous ne reviendrons pas ici, parce que nous en avons parlé ailleurs, sur les pages admirables que l'humanité de Jésus-Christ a inspirées à Robertson. Le caractère du Fils de l'homme a fait l'objet de ses constantes et plus pénétrantes méditations. Et il en a éclairé d'une vive lumière quelques-uns des plus touchants aspects.

Les grandes figures bibliques ont également trouvé en lui un peintre de premier ordre. Peut-être n'y a-t-il pas, dans toute la littérature homilétique, une galerie de « portraits psychologiques » comparable à cette série de sermons, dans lesquels il nous retrace, d'un pinceau ferme et brillant, la physionomie morale d'un Jacob<sup>1</sup>, d'un Balaam<sup>2</sup>, d'un Héli<sup>3</sup>, d'un Elie<sup>4</sup>, d'un Jean-Baptiste<sup>5</sup>, d'un Zachée<sup>6</sup>, d'un Thomas<sup>7</sup>, d'un Pilate<sup>8</sup>, d'autres encore. Comme on l'a dit, ces sermons sont dignes de la plus profonde étude. En outre des mérites qu'ils partagent avec les autres, ceux qu'il a consacrés à des personnages de l'ancienne alliance présentent un intérêt spécial : ils montrent quels riches matériaux peut trouver dans l'Ancien Testament une prédication soucieuse de faire sa juste part à l'étude du cœur humain.

Trois ou quatre discours, qui ne sont pas proprement des sermons, car Robertson les a lui-même appelés des « Lectures » doivent être mentionnés ici. Ce sont ceux dans lesquels, s'inspirant de Rom. I, 14-17, il considère le christianisme dans ses rapports avec la Grèce, Rome et les

<sup>1</sup> *Jacob's wrestling*, t. I.

<sup>2</sup> *Perversion as shown in the character of Balaam; Selfishness as shown in the character of Balaam*, t. IV.

<sup>3</sup> *The character of Eli*, t. IV.

<sup>4</sup> *Elijah*, t. II; *Elijah on mount Carmel*, t. V.

<sup>5</sup> *John's rebuke of Herod*, t. III; *Character and mission of the Baptist* (2 discours), t. V. Cette figure du Précurseur, Robertson l'a étudiée avec une prédilection spéciale.

<sup>6</sup> *Triumph over hindrances-Zaccheus*, t. I.

<sup>7</sup> *The doubt of Thomas*, t. II.

<sup>8</sup> *The scepticism of Pilate*, t. I.

« barbares »; et celui où il le met en regard de l'hindouisme. Ces discours sont de véritables peintures de caractères nationaux et de races. Ils abondent en vues intéressantes et témoignent de connaissances solides et étendues. E. de Pressensé dit du discours sur la religion de l'Inde que c'est une manière d'apologétique historique ; le mot s'applique également aux trois autres.

---

## CHAPITRE IV

---

### Robertson et le catholicisme-romain

---

Il était impossible que, dans un pays comme l'Angleterre, et à l'époque où il vivait, Robertson n'eût pas à prendre attitude à l'égard du catholicisme-romain. La défection de Newman, qui fut le signal ou le prétexte de milliers d'autres, avait soulevé une émotion profonde chez ce peuple habitué à voir dans l'Eglise de Rome la Bête de l'Apocalypse. L'imprudente démarche du pape, qui divisa l'Angleterre en diocèses ecclésiastiques, acheva d'exciter les esprits. Au milieu des débats passionnés que suscitaient les événements, Robertson demeura calme. Il n'attendait rien de la polémique, qui irrite sans convaincre<sup>1</sup>. Il comprenait que la fascination exercée par le catholicisme sur un grand nombre d'âmes s'expliquait par des besoins religieux non satisfaits<sup>2</sup>. Il pensait que la meilleure manière de combattre l'erreur était de « lui ôter tout prétexte en lui enlevant la part de vérité dont elle vit ». « Le purgatoire, écrivait-il, le culte de la Vierge, l'absolution, la succession apostolique, l'admission de sept sacrements au lieu de deux, l'invocation des saints — chacune de ces doctrines est fondée sur une vérité. Mais cristallisées en formules, pétrifiées en dogmes, elles sont fausses. Seulement, au lieu de les frapper d'anathème, essayez de dégager le sens

<sup>1</sup> S. t. II, p. 237.

<sup>2</sup> S. t. II, p. 242-243.

des institutions romaines. Tâchez de découvrir ce que le catholique-romain veut dire, traduisez-lui ses aspirations, interprétez-lui ses besoins. Je ne puis concevoir d'œuvre plus bénie pour un homme au cœur large, et à l'intelligence claire et vigoureuse<sup>1</sup> ». Il se rencontrait sur ce point avec Vinet, qui « comparait les dogmes spéciaux du catholicisme aux bouées qui indiquent la place où un trésor a été enfoui dans la mer ; il faut plonger très avant pour l'y découvrir ». Il estimait que le seul moyen d'aboutir était d'établir la vérité sous forme positive, plutôt que de travailler à la destruction de l'erreur. Il croyait que les hommes ont généralement raison dans ce qu'ils affirment et tort dans ce qu'ils nient. Il proposa donc, et il pratiqua lui-même, une nouvelle méthode de controverse avec le catholicisme. Cette méthode s'inspirait du principe qu'à la racine de toute erreur il y a une vérité, et de cet autre : que toute vérité se compose de deux affirmations contraires et ne doit pas être cherchée, comme le voulait Newman, dans une *via media* entre elles.

Comment il appliquait sa méthode, c'est ce que montre l'intéressant sermon sur la *gloire de la Vierge Marie* (dans son intention le premier d'une série dans lesquels il aurait mis en lumière les vérités positives qui sont à la base des erreurs romaines). Il cherche les raisons psychologiques du culte de Marie et les trouve dans le besoin de voir personnifiées les vertus féminines, — la douceur, la tendresse, la pureté — que le christianisme a honorées<sup>2</sup>. Il faut donc détruire le culte de la Vierge en le rendant inutile, et pour cela mettre l'accent sur la parfaite humanité de Christ qui a uni en sa personne les vertus féminines et les masculines<sup>3</sup>. « Quand nous aurons compris et

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 274.

<sup>2</sup> *The glory of the Virgin mother*, t. II, p. 238.

<sup>3</sup> *The glory etc.* p. 239.

senti ce qu'il faut entendre par la divine humanité en Christ, et quand nous y croirons vraiment, nous n'aurons plus à craindre la mariolâtrie. Nous n'en aurons, en effet, plus besoin : nous posséderons la vérité que la mariolâtrie s'efforce d'exprimer, mais en tombant, parce que son effort est aveugle, dans l'idolâtrie. Aussi longtemps que le caractère masculin a été regardé comme le seul type de Dieu, la vérité restait non révélée. Tel a été l'état du paganisme. Et aussi longtemps qu'en Christ on n'a vu que l'Homme Divin (Mann) au lieu de la Divine Humanité (Menschheit) le monde n'a connu qu'une face de la vérité (*had only a one-sided truth*<sup>1</sup>).

Dans les sermons sur l'*absolution* et sur le *baptême*, c'est cette même méthode d'interprétation spirituelle que Robertson applique aux doctrines de l'Eglise romaine. Quant aux autres dogmes spéciaux du catholicisme, les discours dans lesquels il se proposait de les examiner n'ont probablement — et pour des raisons à nous inconnues — pas été prononcés. Mais nous savons par des notes qu'il a laissées comment il eût traité sa matière. Voici, par exemple, comment il s'exprime au sujet de la Cène :

Contrairement à l'opinion des dissidents, ce que le fidèle reçoit dans la Cène, c'est bien le corps et le sang de Christ ; contrairement à la doctrine romaine, *ce n'est pas* le corps et le sang de Christ pour ceux qui la reçoivent indignement. C'est plus que du pain et du vin : c'est Dieu présent spirituellement, non sous une forme matérielle, pour ceux qui le reçoivent dignement<sup>2</sup>.

Selon lui le sacrifice de Christ a bien été offert une fois pour toutes. Mais il croyait en même temps que dans

<sup>1</sup> *The glory* etc. p. 241. — Au point de vue psychologique, Robertson a raison, sans doute. Mais il y a, à la mariolâtrie et au culte des saints, des raisons historiques aussi, qu'il ne semble pas avoir aperçues ; par exemple, la faiblesse d'un catholicisme opportuniste à s'accomoder aux peuples polythéistes avec lesquels il entraînait en contact.

<sup>2</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 274.

le dogme de la transsubstantiation il y a une vérité profonde : c'est que le sacrifice de Christ doit se répéter journellement — non dans la messe — mais d'une manière spirituelle dans le cœur des croyants<sup>1</sup>.

Parlant du *purgatoire* il dit :

L'ultra-protestant le rejette absolument. Mais l'univers a pour loi le progrès. N'y a-t-il plus de souffrances à subir pour le racheté ? N'y a-t-il plus rien de bien en réserve pour le méchant ? Ces questions s'imposent à nous, quand nous observons le grand nombre de créatures humaines qui ne sont ni anges ni démons... L'analogie ne nous conduit-elle pas à penser que la souffrance a le caractère d'un remède, non d'une peine ? C'est là le principe du purgatoire. Ce que j'indique comme une hypothèse, le catholique-romain en fait un dogme. « Notre destinée se décide ici-bas », déclare l'ultra-protestant. Le catholique, au contraire, affirme qu'elle se décide au-delà de la tombe. Aussi longtemps qu'ils expriment une vérité positive, tous deux ont raison ; mais du moment où l'un d'eux nie la vérité de l'autre, il se trompe<sup>2</sup>.

De même pour la *succession apostolique*. Robertson ne la voit pas dans une lignée de prêtres, auxquels un contact physique transmet la puissance de Dieu, mais dans une succession réelle, quoique souvent interrompue, de prophètes. Spirituellement, Jean était le successeur d'Elie, Luther celui de St-Paul. « Par des idées ou par le caractère, l'esprit agit sur l'esprit : voilà la succession spirituelle<sup>3</sup>. »

De même encore pour les *sacrements* :

Le catholique-romain en a sept ; nous n'en avons que deux. Mais voici une vérité plus haute encore. Les sacrements sont des symboles. Dieu a fait l'éducation de l'humanité en mettant à part un jour, mais pour sanctifier tout le temps, une tribu mais afin que toute la nation devînt sainte, un peuple, mais pour faire du monde entier Son royaume. Il a institué deux actes matériels pour exprimer cette vérité que toute la nature est sainte quand chaque chose y révèle aux hommes la sainteté de

<sup>1</sup> V. p. 61.

<sup>2</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 275.

<sup>3</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 275.

Dieu ; que tous les actes sont saints quand on les accomplit dans l'esprit de Christ. En étendant de deux à sept le nombre de ces symboles, nous restreignons leur signification, parce que nous disons que *seuls* ces sept-là sont saints. Au contraire si nous retenons un *élément* — l'eau — et un *acte* — un repas — nous voyons dans ces symboles l'affirmation de deux vérités universelles, à savoir que le monde matériel tout entier et que tous les actes doivent être consacrés au Seigneur<sup>1</sup>.

Robertson se montrait plein de sympathie pour ceux qui, ne trouvant pas dans l'Eglise anglicane la satisfaction de besoins religieux dont le protestantisme n'a pas toujours tenu suffisamment compte, passaient à l'Eglise de Rome. Mais il savait aussi ce qu'il pouvait y avoir de paresse et de lâcheté dans ces conversions qui n'étaient souvent que de déplorables abdications de conscience. La lettre suivante, écrite à un ami, menacé d'une telle défaillance, montre bien que la largeur des conceptions s'alliait chez lui à un discernement profond, qu'il avait saisi le catholicisme dans son principe, ne se dissimulait pas ses dangers et savait les signaler aux âmes qui, par faiblesse, préféraient à la liberté spirituelle le joug d'une autorité extérieure. Nous ne connaîtrions pas, sur le sujet qui nous occupe, toute la pensée de Robertson si nous ne mettions en regard des citations qui précèdent cette éloquente apologie du caractère spirituel de la vérité religieuse :

Croyez-vous en Dieu ? Avez-vous en lui la confiance d'un enfant ? Quelle valeur pourrait avoir votre baptême, s'il ne vous a enseigné cette vérité bénie, centre de toutes les autres, — qu'il est votre Père. Osez-vous étouffer sa voix dans votre âme, lorsqu'elle se fait entendre par les frémissements d'une pensée sincère, et prétendre encore que vous obéissez à votre conscience ? Etes-vous bien sûr de ne pas fermer les yeux à un rayon du ciel alors que vous vous imaginez les détourner d'un météore de l'enfer ? Je ne suis point disposé à entrer en polémique directe contre le catholicisme, car je ne puis y voir qu'une mesquine matérialisation de la vérité. — C'est un vivant organisme transformé en une momie, dont tous les traits rappellent la vie, mais d'une manière affreuse, comme lorsqu'elle se meut par des forces extérieures telles que le gal-

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 275.

vanisme. — Dieu a créé l'âme pour correspondre avec la vérité, — et la vérité a sa propre évidence aussi bien que l'éclair, aussi bien que la lumière bénie du soleil. — Hélas ! Vous ne croyez pas en votre âme ; vous ne croyez pas en Dieu, vous ne croyez pas que son Esprit puisse vous atteindre. Vous croyez au cadran solaire et non au soleil. Vous n'osez pas être seul avec Christ. — Vous ne comprenez pas sa grandeur solitaire, grandeur humiliante pour nous, qui consistait à être seul avec Dieu dans ce vaste univers. Sa vie n'est pas le modèle de la vôtre, et dans sa divine humilité, vous ne trouvez pas l'interprétation des mystères de votre être. Vous ne pouvez marcher sans crainte à travers la vallée de l'ombre de la mort, comme David disant à son Dieu : « Tu es avec moi. » Vous avez besoin d'être avec d'autres hommes par centaines de milliers pour vous assurer que vous n'êtes pas seul. L'univers tout entier est le sacrement béni de Dieu, le canal de son Esprit. Voilà pourquoi il a choisi, comme types de la vie spirituelle, le plus simple des éléments — l'eau, — et le plus simple des repas, — un souper. — Et pourtant vous ne savez le trouver que dans sept sacrements. — C'est trop ou c'est trop peu. Oh ! soyez fort et attendez ! Nous traversons des jours sombres, des jours solitaires — et notre impatience incrédule ne peut supporter d'attendre, et nous voulons tout hâter par nos mouvements précipités et par nos pas impétueux. — La paix tout de suite ! La lumière tout de suite ! Je ne puis ni ne veux attendre ! — Voilà notre langage... Pourquoi ne pouvez-vous pas vivre avec Dieu ? Je n'ai point d'horreur superstitieusement méthodiste contre le catholicisme, — mais je ne saurais accepter la substitution d'une conscience artificielle à celle de l'humanité, la seule qui soit saine et vigoureuse. Sa grande voix me rappelle la noble musique des marées de l'Océan !

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 100.

## CHAPITRE V

---

### Robertson et les questions sociales

---

Il y aurait un intéressant chapitre à écrire sur l'activité sociale de Robertson. Le plan de ce travail nous interdit de nous étendre sur les faits plus qu'il n'est strictement nécessaire pour expliquer les idées. Forcé de nous limiter, nous laisserons de côté, à regret, bien des particularités biographiques qu'il serait indispensable de rapporter si, en Robertson, c'est l'*homme* que nous cherchions à connaître, mais que nous pouvons négliger puisque, ce qu'il nous importe ici de savoir, c'est ce qu'il a pensé.

La question est aujourd'hui très débattue et résolue en sens divers : le pasteur doit-il, ou non, s'occuper de questions sociales ? Robertson la tranchait par l'affirmative. Cet individualiste décidé, ce revendicateur des droits de la conscience, qui insistait avec une telle énergie sur la nécessité d'un christianisme personnel — et qui par là, comme par ses qualités de critique littéraire, fait songer à Vinet — n'est pas de ceux que les arbres empêchent de voir la forêt. Il croit à la vertu sociale de l'Evangile. Il est convaincu que l'esprit de Christ doit pénétrer les conditions politiques et économiques des peuples, que le mystère de l'existence individuelle et les problèmes qui surgissent au sein des sociétés trouvent également leur solution dans la Croix de Golgotha<sup>1</sup>. Il pense que rien d'humain ne doit

<sup>1</sup> *Lectures on the Corinthians*, p. 93.

rester étranger au ministre de Jésus-Christ et que, sur toutes les questions qui préoccupent les esprits, il est appelé à faire entendre la voix de l'Evangile.

Il ne craindra donc pas, au moment d'une élection qui passionne tout Brighton, de rappeler aux électeurs les principes qui doivent les guider dans leur choix. Car, en le faisant, il s'acquitte, comme il le dit lui-même, d'un devoir :

« Il est délicat et difficile de porter un tel sujet en chaire. Mais il me semble que le devoir impérieux d'un ministre de Christ — devoir en face duquel ce serait une lâcheté de reculer — est de tâcher de rendre clairs les grands principes applicables en cette circonstance. Comprenez bien ma pensée. Son devoir n'est pas de faire de la politique au sens habituel du mot, c'est-à-dire de défendre les idées de tel ou tel parti. Ne dégradons pas la chaire en en faisant l'instrument d'une faction. Bien haut au-dessus de semblables questions, elle doit conserver la dignité calme d'une voix qui parle pour l'éternité et non pour le temps. Que pas un mot, si possible, ne tombe des lèvres du ministre qui puisse faire deviner ses propres opinions politiques. Mais il doit y avoir, ici comme en toute autre circonstance, de grands principes moraux que, pour m'acquitter de mon devoir, je désire mettre aujourd'hui devant vous <sup>1</sup>. »

Robertson est fidèle à son programme ; personne, en l'entendant, n'a pu soupçonner que ses préférences personnelles le portaient du côté libéral. C'est avec la même sagesse et la même modération qu'il traite toutes les questions sociales. Il dit la vérité à tous, avec une égale franchise et un égal amour. Sans doute, il a censuré vivement les vices des grands et des riches, et témoigné aux petits, aux ouvriers, une sympathie particulière. Mais si le pasteur se doit à tous, n'est-il pas le défenseur naturel des faibles, de ceux qui ne peuvent se défendre eux-mêmes, et n'élèvera-t-il pas spécialement la voix en faveur des opprimés pour qu'on leur fasse justice ? Comme Maurice et comme Kingsley, Robertson s'y sentait d'autant plus tenu que pendant longtemps l'Eglise, oublieuse de ses devoirs,

<sup>1</sup> *An election sermon*, t. IV, p. 121.

complaisante aux riches jusqu'à la servilité, n'avait témoigné qu'ignorance et qu'indifférence à l'égard de ces pauvres que Jésus aimait, et dont la situation en Angleterre, dans la première moitié de ce siècle, était lamentable au-delà de toute expression. Il y a plus que de l'indignation, il y a du remords dans ce cri de notre prédicateur :

Pendant trois longs siècles nous avons prêché la soumission aux puissances établies, comme si c'était là le seul texte de l'Ecriture sur les relations entre les gouvernants (rulers) et les gouvernés (ruled). Rarement nous avons osé demander aux puissances établies la justice, rappeler aux grands et aux riches leurs devoirs. Nous avons produit des infolios de flatterie servile sur le droit divin des Puissances. Honte à nous ! Nous n'avons pas dénoncé les injustices commises à l'égard des faibles. Et cependant, pour une parole dans la Bible qui exhorte les pauvres à la soumission et à la patience, vous en trouverez cent qui dénoncent les vices des riches, dans les écrits des vieux prophètes juifs, dans tout l'Ancien Testament où elles grondent comme le tonnerre du Sinaï ; dans le Nouveau Testament aussi, dans la bouche des apôtres et de leur Maître, en termes moins passionnés et plus terribles dans leur calme. Malheur à nous, au grand jour de l'Eternel si, au lieu de redresser les torts faits au pauvre, nous avons été les sycophantes des riches !

A cette époque le socialisme n'était pas encore à la mode. Il n'était pas encore déshonorant pour un pasteur de n'être pas socialiste. Quand en 1848 — l'année de la Révolution de février — Robertson fit, sur le premier Livre de Samuel, une série d'études bibliques qui l'amènèrent à parler de l'éclosion et du développement des idées nationales, des droits de la propriété et du travail, de l'autorité royale, il ameutait tout le monde contre lui. On le dénonça dans la presse et à son évêque comme un démocrate, ce qui était alors une des plus graves accusations dont un homme pût être chargé. Il se défendit en disant que si les traits fondamentaux de l'histoire d'Israël avaient une signification uni-

<sup>1</sup> S. t. I, p. 272. Comp. Lujo Brentano, *ouv. cit.*, p. 6 et 22.

verselle, il n'y avait là qu'une preuve du caractère historique universel et de la profonde inspiration de la Bible et qu'ainsi il ne pouvait, lui, se sentir atteint par le blâme.

De concert avec un membre de son église qui, sur son lit de maladie, cherchait les moyens de faire quelque bien aux classes ouvrières, Robertson s'employa avec enthousiasme et avec courage — il en fallait alors ! — à la fondation à Brighton d'un cercle d'ouvriers<sup>1</sup>. Il l'inaugura, en 1848, par un discours d'ouverture<sup>2</sup> qui suscita une vive émotion et qui nous apparaît comme un effort pour détruire les erreurs des théories socialistes, non pas en les dénonçant, mais en en dégageant l'élément de vérité et en lui faisant sa juste place. Les gens bien pensants, incapables de comprendre qu'un ecclésiastique pût reconnaître une signification à la fameuse devise « Liberté, Egalité, Fraternité », et aux revendications qu'elle représentait, un fond de vérité, crièrent à l'impiété. Mais les ouvriers surent gré à un ministre de l'Eglise de sa manifeste bonne volonté à leur égard. Ne se sentant ni flattés, ni patronnés, ni craints, ni méprisés, ils se départirent de leur méfiance et de leurs préjugés et prêtèrent l'oreille à ce que leur disait, sur les sujets qui remplissaient leurs cœurs, un homme d'une position sociale si différente de la leur. Le cercle compta bientôt 1.500 membres, mais au bout de deux ans il périclita par suite de dissensions intestines. Un certain nombre de membres voulaient y introduire des livres révolutionnaires et athées, mais la majorité s'y opposait. Personnellement compromis, et voyant que l'œuvre risquait d'échouer, Robertson convoqua une assemblée publique à l'Hôtel de Ville. Le discours qu'il fit à cette occasion<sup>3</sup> est le plus éloquent de tous ceux qu'il a prononcés, si par

<sup>1</sup> Working man's Institute.

<sup>2</sup> Publié dans *Lectures, addresses and literary remains*.

<sup>3</sup> *On sceptical books*, dans *Lectures, addresses and literary remains*.

l'éloquence on entend le pouvoir de subjuguier les hommes par des paroles courageuses et persuasives. Il faut le lire pour voir comment une attitude virile sans morgue, une mâle franchise et un tact parfait, finissent, devant un auditoire en partie hostile, par faire abandonner aux perturbateurs eux-mêmes leurs projets d'obstruction. Mais ce n'est pas seulement comme preuve de son magnifique talent oratoire que ce discours nous intéresse. C'est plus encore par les échappées qu'il nous ouvre sur l'âme du prédicateur. Les circonstances l'avaient contraint à parler de lui-même. Et l'on sentait qu'il formulait le principe fondamental de toute sa vie quand il disait : « Je refuse, ce soir, de laisser mettre en discussion l'amour d'un chrétien pour son Sauveur, un amour beaucoup plus tendre encore que l'affection d'un homme pour sa sœur ; ou l'adoration qu'il offre à son Créateur, une vénération plus sainte que celle d'un homme pour sa mère ». C'est à ce discours aussi qu'est empruntée la page émouvante que nous avons citée et où il nous initie à l'histoire de la période la plus sombre de sa vie<sup>1</sup>.

En 1852, Robertson fit encore, au profit de la caisse du cercle, deux conférences sur « l'influence de la poésie sur la classe ouvrière. » Ce n'est pas ici le lieu de les analyser. Elles sont remarquables à plus d'un titre, en particulier pour l'art avec lequel, sans tomber dans la trivialité, elles mettent les questions esthétiques à la portée de l'intelligence des ouvriers. Comme le dit fort bien M. L. Choisy<sup>2</sup>, ces conférences méritent d'être étudiées comme modèles de critique littéraire, comme types de discours populaires, et comme dignes, du commencement à la fin, des saintes fonctions de l'orateur<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> V. p. 13.

<sup>2</sup> *Conférence manuscrite sur Robertson.*

<sup>3</sup> On les trouvera, ainsi qu'une conférence sur Wordsworth et diverses allocutions, dans le volume intitulé *Lectures, addresses and literary remains*.

Dans son opuscule si bien informé sur le mouvement socialiste-chrétien en Angleterre, M. Lujo Brentano ne mentionne pas le nom de Robertson. M. F. de Pressensé, au contraire, range le grand prédicateur au nombre des « généreux initiateurs » de ce mouvement, le citant même en première ligne<sup>1</sup>. Tous deux ont raison. L'intérêt actif que Robertson prenait au relèvement des classes ouvrières, à leur développement intellectuel et moral, à l'amélioration des conditions matérielles de leur existence, nous oblige à associer son nom à celui des Maurice et des Kingsley. Mais lui-même, d'autre part, ne voulait pas qu'on le confondît avec les socialistes-chrétiens. Il était trop jaloux de son indépendance, trop soucieux de reconnaître toujours les deux faces de toute vérité, pour s'enrôler dans quelque parti que ce fût. Et puis, s'il y avait entre ses vues et celles des hommes de cœur qui se groupaient autour de Maurice des analogies nombreuses, il n'y avait guère moins de différences. Comme les socialistes-chrétiens, Robertson affirmait que le christianisme agit du dedans au dehors et qu'aucun système économique, si parfait qu'on l'imaginât, ne produirait des circonstances et des hommes parfaits. Comme eux, il s'élevait contre un matérialisme qui ne voyait le progrès de la race humaine que dans le perfectionnement des conditions extérieures. Comme eux, il signalait les injustices des riches, reprochait aux ecclésiastiques l'oubli de leur devoir et reconnaissait le bien-fondé de quelques-unes des revendications des chartistes. Mais il était moins systématique dans ses vues, moins socialiste dans ses exigences pour la suppression des abus existants. Il attendait moins qu'eux de l'État, et insistait davantage sur l'initiative individuelle. Il croyait devoir attribuer

<sup>1</sup> *Travaux de la 2<sup>e</sup> Assemblée générale de l'Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales (1889) : La transformation des idées économiques en Angleterre et en Allemagne*, p. 120.

aux classes inférieures elles-mêmes quelques-uns des maux dont elles souffraient, et il avait moins de confiance que les socialistes-chrétiens dans le principe d'association. Il pensait que par cela seul qu'elles reposaient sur l'intérêt, les associations ouvrières, tant préconisées alors, en Angleterre aussi bien qu'en France, ne réaliseraient pas les espérances que l'on fondait sur elles parce que les conflits d'intérêts, supprimés pour un temps, ne tarderaient pas à se reproduire. « J'ai vu, écrivait-il, au Jardin Zoologique, une aimable famille de cinq léopards qui jouaient et se léchaient l'un l'autre. Survint un gardien portant plusieurs morceaux de mouton. Les frères commencèrent à gronder et à se mordre. Chacun saisit un os et rampa dans un coin, où la peur le rendait incapable de dévorer sa part<sup>1</sup>. » Pour lui, le rôle social du christianisme consistait précisément à unir les classes et les races, non pas dans une haine commune ni dans un intérêt commun, mais dans un commun amour<sup>2</sup>. Tout en reconnaissant la nécessité de réformes extérieures<sup>3</sup> sans lesquelles toute œuvre de relèvement moral et religieux est impossible, il ne se lassait pas de combattre les illusions de ceux qui s'en exagéraient les effets et de proclamer que la première condition d'une amélioration de l'état social est le changement des cœurs<sup>4</sup>.

Outre diverses allocutions qu'on trouvera dans le volume « *Lectures, Adresses etc.*, » nous possédons de Robertson deux sermons où s'expriment ses vues sur le rôle social du christianisme. L'un, « Le message de l'Eglise aux riches », plein de choses excellentes, a pour prétexte, plutôt que pour texte, l'histoire de Nabal et de David. « Nabal c'est le propriétaire et le capitaliste, plein d'égoïs-

<sup>1</sup> St. Brookes, *ouv. cit.*, p. 218.

<sup>2</sup> *Lectures on Corinthians*, p. 248.

<sup>3</sup> V. dans *Lectures, Adresses, etc.*, son allocution sur l'amélioration des logements ouvriers.

<sup>4</sup> V. S., t. II, p. 175; t. III, p. 126; t. V, p. 67-68, 271-ss.

me, incapable de faire leur part aux autres ; — David c'est le prolétariat de l'avenir, luttant au milieu de difficultés et d'obstructions innombrables pour faire reconnaître ses droits, malgré tout l'espoir et la force d'Israël ; — Abigaïl, c'est l'Eglise fidèle tout d'abord à sa mission de paix, multipliant les tentatives de conciliation, puis finalement prenant le parti de se jeter du côté du nouvel ordre de choses et de laisser se corrompre et périr le passé. Sous ces formes un peu abstraites et cherchées, ce sermon est d'une grande et sainte hardiesse » <sup>1</sup>.

Le second de ces sermons est intitulé « Le jugement de Christ sur l'héritage ». Le prédicateur prend pour texte le récit évangélique bien connu : « Quelqu'un dit à Jésus, du milieu de la foule : « Maître, dis à mon frère de partager avec moi notre héritage. » Jésus lui répondit : « O homme, qui m'a établi pour être votre juge, ou pour faire vos partages ? » Puis il leur dit : « Gardez-vous avec soin de toute avarice ; car la vie d'un homme ne dépend pas de ses biens, fût-il dans l'abondance <sup>2</sup> ». Le sermon est divisé en deux parties : I. Les raisons de Christ pour refuser d'intervenir entre les deux frères et : II. La source qu'il assigne à leur demande de partage.

*Première Partie* : Si Christ refuse d'intervenir, c'est d'abord qu'il n'a pas pour mission de le faire : « *qui m'a établi pour être votre juge, ou pour faire vos partages ?* » On dit souvent que la religion n'a rien à faire avec la politique. En un sens cette affirmation est fausse. C'est comme si l'on disait que l'atmosphère n'a rien à faire avec l'architecture. Rien directement, il est vrai, car leurs lois sont distinctes. Mais il n'est pas de question concernant son art, pour la solution de laquelle un architecte ne doive

<sup>1</sup> F. de Pressensé, *La transformation des idées économiques*, etc.

<sup>2</sup> Luc 12, 13-15.

tenir compte de considérations atmosphériques. Dans un pays chaud, par exemple, il n'ira pas donner aux maisons qu'il construit la même forme que dans un pays froid. Il n'emploiera pas partout, indifféremment, certaines pierres si friables qu'elles peuvent durer des siècles dans un climat sec, mais qu'elles tombent en poussière au bout de quelques années dans un climat humide. Eh bien ! ce que l'atmosphère est à l'architecture, la religion l'est à la politique. Elle est l'air vital de toutes les questions. Directement elle ne détermine rien, indirectement elle conditionne tous les problèmes possibles. Comment les royaumes de la terre formeraient-ils jamais le royaume de Dieu si l'esprit de Christ ne pénétrait les principes politiques et sociaux ? — Toutefois, dans un autre sens, il reste vrai que la religion ne doit pas être mêlée à la politique. La mission de Christ était de combattre l'oppression, mais non pas de trancher des conflits particuliers. Il posait des principes généraux destinés à résoudre toutes les questions : mais sur ces questions elles-mêmes il n'avait pas à décider. Si au lieu de viser au changement des cœurs, le christianisme faisait de la casuistique, s'il intervenait dans les choses temporaires et locales, il serait la religion d'un siècle mais non de tous. Le christianisme est éternel parce qu'il n'établit que des principes éternels.

Le refus de Christ implique, en second lieu, que son royaume est fondé, non sur une loi extérieure, mais sur des dispositions spirituelles. Les deux frères peuvent avoir tort ; si l'un est injuste et l'autre envieux, ce sera un grand gain spirituel de les amener à de meilleurs sentiments, à trancher leur litige à l'amiable, par amour mutuel. Mais où sera le gain si l'on se borne à prendre à un égoïste une part de son bien pour la donner à un autre égoïste ? Et quand même tous les torts seraient du côté de celui qui détient l'héritage, et que son frère fût un homme humble

et doux, et juste dans sa demande, Christ n'aurait pas à intervenir. « Car le royaume de Dieu ce n'est pas le boire et le manger, mais la justice, la paix et la joie, par le Saint-Esprit <sup>1</sup> ». Aussi le grand problème n'est-il pas aujourd'hui de déterminer les droits respectifs du capital et du travail, mais de savoir dans quel esprit patrons et ouvriers résoudront les conflits qui les divisent. Une solution, quelle qu'elle fût, qui laisserait les uns et les autres égoïstes comme par le passé, n'aurait pas la moindre influence sur le progrès du royaume de Dieu.

La troisième raison pour laquelle Christ refuse de juger entre les deux frères, c'est qu'il est leur ami à tous deux. Il n'a jamais été le champion d'une classe, parce qu'il était le champion de l'humanité. Dans nos luttes sociales actuelles comme aux jours du Maître, les deux partis en appellent volontiers à Christ et à la Bible. La vérité est que Christ et la Bible ne sont exclusivement ni d'un côté ni de l'autre, parce que la fraternité de l'Evangile n'a rien de révolutionnaire, qu'elle est réelle et profonde. Le devoir du riche est de traiter le pauvre comme un frère. Mais cette obligation est mutuelle. La richesse, aussi bien que la pauvreté, a ses tentations ; et ce n'est pas d'un esprit fraternel de chercher l'unique cause des vices de l'ouvrier dans les circonstances au milieu desquelles il vit, et de n'attribuer les vices du riche qu'à sa nature foncièrement mauvaise.

Dans la *seconde partie* du sermon l'orateur remonte, avec Christ, à la source véritable des conflits sociaux. En présence des deux frères, dit-il, nous aurions critiqué les dispositions du code et l'état social. Jésus-Christ va plus profond : « Gardez-vous avec soin de toute avarice ». Le mot original exprime le désir d'avoir davantage, non parce qu'on n'a pas assez, mais simplement parce qu'on

<sup>1</sup> Rom. 14, 17.

veut davantage. C'est cette avarice que vous trouvez à la racine de tous les procès et de toutes les divisions. (Et l'orateur montre avec franchise que ses compatriotes y sont particulièrement enclins). Quel sera le remède à ce vice ? Jésus-Christ le dit : « La vie d'un homme ne dépend pas de ses biens. » Ce n'est pas ce qu'un homme possède, mais ce qu'il *est* qui constitue, pour le temps et pour l'éternité, sa vie réelle. Quelle consolation et quelle compensation pour les opprimés et les pauvres ! Certes, le christianisme proclame des lois qui assureront éventuellement à chacun ses droits. Mais ce n'est pas là son message essentiel, sa promesse ni sa consolation. Les biens qu'il promet sont spirituels. Un des deux frères possédait l'héritage ; mais pour s'en rendre maître, il s'était rendu coupable d'injustice : il avait payé d'un cœur endurci le privilège de la possession. Au lieu de cet héritage dont il était frustré, l'autre avait ou pouvait avoir l'innocence, la conscience joyeuse de n'être pas l'offenseur. C'est ainsi que la balance se trouvait rétablie. On crie contre l'insolence des grands, contre l'impitoyable égoïsme des riches. Ces défauts trop réels, sont la rançon de leurs privilèges. Ils ont payé en biens spirituels ce qu'ils ont gagné en biens temporels. Ne les enviez donc pas. Ne pensez pas surtout que vous pourriez obtenir leurs avantages sans être exposés à leurs tentations. Et si ce prix vous paraît trop élevé, contentez-vous de marcher dans la vallée de l'existence : privés de l'héritage, mais ayant Dieu pour votre portion suffisante et éternelle, mais ayant la paix et le repos avec Christ. »

On peut voir par ce qui précède que les préoccupations sociales de Robertson ne lui ont pas fait rejeter au second plan la seule chose nécessaire, et que tout en prenant une part active à la solution des problèmes économiques et politiques qui se posaient à son siècle, il est resté constamment fidèle à l'esprit de cet Evangile dont il était le ministre.

## TROISIÈME PARTIE

---

### L'Orateur

---

La prédication de Robertson — on a pu le voir par les citations nombreuses que nous avons faites et qui nous dispenseront d'insister sur les réflexions qui suivent — tire sa principale valeur de la qualité et de la richesse du fonds d'idées qui l'alimente. Il y a de la pensée dans ces discours, une pensée forte, originale, et d'une extraordinaire abondance. Une pensée vivante aussi, qui jaillit des sources mêmes de la vie. Pas un instant le prédicateur ne se perd dans les subtilités dogmatiques, sèches et indigestes. Pas un instant il n'oublie que ses auditeurs sont des êtres de chair et d'os, engagés dans cette existence affairée et tumultueuse qui est celle des hommes du dix-neuvième siècle, et à qui il faut une religion pour la vie de chaque jour, une solution pratique aux problèmes qui se posent à leur âme, une prédication appropriée, en un mot, à leurs besoins particuliers. Il est *actuel* dans le meilleur sens du terme. Il ne prêche pas au petit bonheur sur des textes pris au hasard. Il ne rabaisse pas non plus les fonctions du prédicateur au rôle d'une gazette indiscreète et frivole. Mais il se fait un devoir de porter en chaire et d'éclairer à la lumière de l'Evangile toutes les questions d'intérêt général qui préoccupent ses contemporains. Il ne fuit pas les questions théologiques, d'autant moins qu'elles ne lais-

sent indifférent aucun de ses compatriotes. Il prêche sur l'*inspiration*<sup>1</sup>, sur la *trinité*<sup>2</sup>, sur l'*absolution*<sup>3</sup>, sur le *baptême*<sup>4</sup>. Mais il ne perd jamais de vue l'édification de l'homme intérieur ; il unit à une dialectique serrée et qui s'exerce sur un nombre incroyable d'idées, une admirable clarté logique et une constante chaleur de sentiment et de piété, qui tempère ce que le raisonnement pourrait parfois avoir d'abstrait<sup>5</sup>.

Nul doute aussi que son influence sur les esprits façonnés par la culture moderne ne trouve, pour une grande part, son explication dans un remarquable don de généralisation. On a dit avec raison qu'il a horreur des idées isolées. Il ne se donne point de repos jusqu'à ce qu'il les ait rattachées les unes aux autres par un lien logique, et que leur diversité se soit fondue dans une unité supérieure ; jusqu'à ce qu'en remontant du particulier au général et en opérant ainsi des rapprochements souvent inattendus et saisissants il arrive à l'un de ces sommets du haut duquel on embrasse d'un seul regard un panorama immense, à une grande loi, valable dans tous les domaines et qui les régit toutes<sup>6</sup>. C'est pour se conformer à une loi universelle — la loi du sacrifice — que Jésus-Christ est mort. C'est dans l'obéissance à cette loi que se trouve le salut pour l'homme. C'est suivant des lois immuables que le péché déroule à l'infini la chaîne de ses conséquences, ou que Dieu se révèle au cœur. Et ainsi de tous les phénomènes de la vie spirituelle et morale. Ils perdent leur caractère arbitraire et capricieux, et rentrent dans l'ordre universel. Peut-être y a-t-il eu quelque déterminisme

<sup>1</sup> *Inspiration*, t. IV.

<sup>2</sup> *The Trinity*, t. III.

<sup>3</sup> *Absolution*, t. III.

<sup>4</sup> *Baptism* (2 discours), t. II.

<sup>5</sup> V. *Inspiration*, t. IV.

<sup>6</sup> V. *Sensual and spiritual excitement*, t. III ; *Purity*, t. III, etc.

dans la pensée de Robertson—lorsqu'insistant, par exemple, sur l'indépendance de la loi morale, il va jusqu'à la transformer en je ne sais quelle Divinité supérieure à Dieu lui-même et assez semblable au « *Fatum* » antique. Mais on comprendra quel accès trouvait auprès de ses auditeurs instruits une prédication qui tenait compte ainsi des exigences de l'esprit moderne, du besoin que nous avons de saisir dans leurs rapports mutuels les phénomènes de tout ordre.

Robertson lui-même d'ailleurs possédait une culture étendue et variée. Non seulement la plupart des poètes anglais et quelques autres, tels que le Dante dont il savait l'*Enfer* par cœur, lui étaient familiers, mais il avait de vastes lectures en philosophie, en théologie, en histoire et il les utilisait en chaire avec une grande habileté et sans nul pédantisme. Outre les langues anciennes il savait le français et l'allemand. Il fit jusqu'au bout une étude approfondie de l'anglais. Il se délassait de ses travaux habituels en s'occupant de sciences naturelles. En chimie surtout, et en ornithologie, il acquit des connaissances solides.

Il ne traitait un sujet en chaire qu'après l'avoir examiné sous ses divers aspects. C'est ainsi que, pour se préparer à une série de « *Lectures* » sur les deux Livres de Samuel, il lut l'Histoire de la civilisation de Guyot et l'Histoire romaine de Niebuhr, et qu'il étudia les ouvrages de Paley, de Pritchard, de Wilkinson, d'autres encore, en vue de ses « *Lectures* » sur la Genèse. Il possédait sa Bible à fond, trouvant sans peine le passage dont il avait besoin. Il faisait toujours sérieusement l'exégèse de son texte et ne craignait pas de soumettre à ses auditeurs, avec sa solution des difficultés, les réflexions par lesquelles il y avait été amené<sup>1</sup>. Il lui arrive pourtant de faire dire aux écrivains

<sup>1</sup> V. les exordes des sermons intitulés : « *Le bon berger* », t. II, et « *Le sacrifice de Christ* », t. III.

bibliques des choses, intéressantes à coup sûr, mais qu'ils n'avaient manifestement pas dans l'esprit<sup>1</sup>.

Original dans le choix de ses sujets, il l'était aussi par la manière de les traiter. On peut dire de son homilétique qu'elle est « impressionniste ». Bourdaloue prend un texte et en tire tout ce qu'il renferme. Adolphe Monod, de même, épuise sa matière. Chez ces deux prédicateurs le coefficient personnel est réduit au minimum. Robertson procède en artiste. Il laisse le sujet agir sur lui et renvoie l'impression qu'il en a reçu.

Le plan de ses sermons est en général très riche et témoigne d'une grande habileté dans l'analyse. Nous reproduisons ici, d'après M. Dumas, celui du sermon sur 1 Cor. 2, 9-10, intitulé : « La Révélation des choses célestes » :

PREMIÈRE PARTIE. — Inaptitude de l'homme naturel à saisir les vérités célestes :

1° Par la sensation.

L'œil n'a point vu les choses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment ;

2° Par ouï-dire.

L'oreille n'a point entendu les choses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment ;

3° Par le cœur.

Elles ne sont point entrées dans le cœur de l'homme, les choses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment.

DEUXIÈME PARTIE. — La nature et les lois de la Révélation :

1° La Révélation se fait de l'esprit à l'esprit.

Dieu a révélé ces choses par son Esprit ;

<sup>1</sup> V. S. t. III, p. 33, son explication de la glossolalie ; t. II, p. 130, comment le désir d'expliquer « naturellement » une parole de Jésus l'éloigne de l'interprétation qu'en aurait donnée l'évangéliste ; t. II, p. 128.

2° La condition de cette Révélation de l'Esprit divin à l'homme est l'amour se manifestant par l'obéissance.

Les choses célestes sont préparées à ceux qui aiment Dieu ;

3° Ces lois sont universelles et immuables, elles ne sont pas sujettes au caprice.

*Péroration.* — Aimons Dieu et il demeurera en nous ; obéissons à Dieu et ses vérités les plus profondes nous seront révélées.

Robertson entre généralement d'emblée en matière. L'exorde se confond alors avec l'exposition <sup>1</sup>. Souvent il explique le texte <sup>2</sup>. Tantôt aussi il est tiré du contexte <sup>3</sup> et tantôt des préoccupations des auditeurs <sup>4</sup>. Ou bien il rattache le sujet du sermon à quelqu'autre sujet <sup>5</sup>, à une idée générale <sup>6</sup>.

On ne trouve pas de péroration proprement dite. Le plus souvent le sermon se termine par une conclusion pratique, simple et brève <sup>7</sup>. Ce sont quelques mots d'avertissement, de consolation, d'exhortation surtout, c'est un appel sérieux, incisif, touchant, qui résonne comme un coup de clairon et s'adresse volontiers aux jeunes gens <sup>8</sup>, une prière <sup>9</sup> ou une question sous l'impression de laquelle le prédicateur aime à laisser son auditeur <sup>10</sup>.

Robertson n'écrivait pas ses sermons, du moins dans la période de Brighton. Il méditait profondément son sujet,

<sup>1</sup> *The sympathy of Christ*, t. I.

<sup>2</sup> *The sacrifice of Christ*, t. III ; *The power of sorrow*, t. III ; *Sensual and spiritual excitement*, t. III ; *Unity and Peace*, t. III ; *Jacob's wrestling*, t. I.

<sup>3</sup> *The illusiveness of life*, t. III.

<sup>4</sup> *The Sydenham palace*, etc., t. II.

<sup>5</sup> *Victory over death*, t. III.

<sup>6</sup> *Baptism* (1<sup>er</sup> discours), t. II.

<sup>7</sup> *The appointment of the first king in Israel*, t. IV ; *The character of Eli*, t. IV.

<sup>8</sup> *Selfishness, as shown*, t. IV ; *Freedom by the truth*, t. I ; *Perversion, as shown*, etc., t. IV ; *The character of Eli*, t. IV.

<sup>9</sup> *The transitoriness of life*, t. IV ; *Parable of the Sower*, t. I.

<sup>10</sup> *Prayer*, t. IV ; *The last utterances of Christ*, t. IV ; *God's revelation of heaven*, t. I.

consignait ses idées sur quelque bout de papier ramassé au hasard dans sa chambre, sur la marge d'un journal ou le dos d'une enveloppe. Le dimanche il montait en chaire, tenant à la main une feuille de papier sur laquelle il avait tracé les grandes lignes de son sermon, mais qu'après quelques minutes il froissait entre ses doigts, dans l'entraînement d'une bouillante improvisation, et oubliait de consulter. Son geste était sobre; à peine élevait-il parfois la main ou la projetait-il en avant. Ou bien il se dressait de toute sa hauteur dans la chaire, comme emporté par la pensée qu'il exprimait. Vers la fin de son ministère il se tenait, en prêchant, presque immobile, les bras pendant le long du corps. Sa figure mince et pâle, aux traits mobiles et fins, s'illuminait comme de l'albâtre quand il est éclairé par un feu intérieur. Il parlait d'une voix musicale, pénétrante, profonde et claire à la fois, mais qu'il élevait rarement. Elle tremblait parfois, mais plus à cause des efforts qu'il faisait pour réprimer son émotion que de son émotion elle-même. Sa parole coulait comme un large fleuve, puissante mais contenue <sup>1</sup>.

La préservation de ses sermons coûtait à Robertson plus de travail que leur composition. Il ne les jugeait pas dignes d'être conservés et n'avait pas voulu permettre à quelques membres de sa congrégation d'appointer un sténographe pour les recueillir. Mais il les rédigeait, sur la demande et à l'intention d'un ami éloigné, le soir du dimanche où il les avait prêchés. C'est ainsi qu'ils nous sont parvenus, à l'exception d'un seul, publié du vivant du prédicateur <sup>2</sup>. C'est ainsi également que s'explique leur concision excessive par endroits, l'absence, parfois, de transitions, et le fait que dans le grand nombre d'idées qu'ils remuent,

<sup>1</sup> St. Brooke, *ouv. cit.*, p. 106.

<sup>2</sup> *The Israelite's grave in a foreign land*, t. I.

quelques-unes sont indiquées plutôt que développées. Et pourtant la forme aussi en est extrêmement remarquable. On ne peut qu'admirer ce style ferme et souple, cette richesse du vocabulaire, ce choix des expressions, ce don de dire beaucoup en peu de mots, le souffle poétique si pur qui anime cette langue dont aucune traduction ne peut rendre les beautés. La magnifique imagination de Robertson lui est une source inépuisable de comparaisons heureuses et qui donnent un grand relief à la pensée. « Ses images sont pleines d'invention. Elles n'ont rien de convenu ; il ne consomme pas une quantité considérable d'abîmes, d'orages, de fleurs de toutes sortes et de ces métaphores trop communes que nous trouvons dans la rhétorique banale, comme dans un vestiaire trop généreusement ouvert <sup>1</sup>. » Il les empruntait aux domaines les plus divers, à la nature qu'il aimait passionnément et qu'il sentait en artiste, à la vie militaire ou maritime, aux sciences, à l'industrie, etc. On trouvera dans les extraits que nous avons donnés de ses sermons plusieurs de ces images, qui dénotent une imagination féconde et originale. En voici quelques-unes encore :

« De même que l'arbre est fertilisé par les branches détachées de son tronc et par ses feuilles tombées, et qu'ainsi ses propres pertes le font croître ; de même, ce qui mûrit l'âme humaine, ce sont les espérances déçues, les affections brisées <sup>2</sup>. »

« Le monde est le verre à travers lequel nous voyons son Auteur. Mais que font les hommes ? Ils étendent l'épais mercure de leur égoïsme derrière le verre, qui réfléchit ainsi leur propre image. Au lieu d'ouvrir nos yeux et nos cœurs pour *recevoir*, nous nous projetons nous-mêmes sur le monde et nous *donnons* <sup>3</sup>. »

« Il est impossible que la justice de l'homme soit l'intégrité d'une citadelle qui n'aurait jamais ouvert ses portes à l'ennemi. Elle ne peut être, dans le meilleur cas, que l'intégrité d'une ville qui, surprise et forcée,

<sup>1</sup> E. de Pressensé, *ouv. cit.* p. 353.

<sup>2</sup> S. t. IV, p. 64.

<sup>3</sup> S. t. II, p. 153.

aurait repoussé l'envahisseur, mais non sans que beaucoup de sang eût été versé dans les rues, et sans avoir subi de grandes pertes <sup>1</sup>. »

« Avez-vous jamais vu, dans quelque jardin public, ces statues de marbre que l'on a converties en fontaines ? De leurs lèvres s'échappe une eau limpide qui coule sans un instant d'arrêt ; et le marbre est là, passif, froid, ne faisant aucun effort pour arrêter la rapidité du jet continu. Mes frères, n'est-ce pas ainsi que se passe la vie des neuf dixièmes des hommes ? Elle leur échappe, elle s'écoule, inutile et sans but, jusqu'à ce qu'il soit trop tard <sup>2</sup>. »

Il nous reste un mot à dire des « Lectures ». Ce sont des « méditations » ou mieux encore des études bibliques suivies sur un livre de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Robertson lui-même en parle en ces termes : « Nous avons l'habitude depuis deux ans de consacrer notre service du matin à un sermon et celui de l'après-midi à une « lecture ». La différence entre ces deux genres de prédication, c'est que, le matin, nous prenons pour sujet quelque texte isolé, que nous tâchons d'épuiser, et l'après-midi un chapitre entier afin d'en exposer les vérités générales <sup>3</sup>. » Il a ainsi successivement étudié les deux livres de Samuel, le livre des Actes, la Genèse et les deux épîtres aux Corinthiens. Les études sur la Genèse et sur les épîtres ont seules été publiées <sup>4</sup> ; mais d'après des notes fort imparfaites, qui ne laissent subsister que la pensée, laquelle, d'ailleurs, est extrêmement riche. Elles ont un caractère tout pratique. Le prédicateur cherche dans les événements, dans les circonstances du passé, des indications, des directions pour le présent. Dans les notes sur la Genèse, cette préoccupation de transposer les époques et les milieux l'entraîne, ici et là, à des rapprochements quelque peu forcés, à des ap-

<sup>1</sup> S. t. IV, p. 219.

<sup>2</sup> S. t. II, p. 302.

<sup>3</sup> *Notes on Genesis*, p. 1.

<sup>4</sup> Plusieurs discours nous ont été conservés aussi dans le t. IV qui nous montrent ce qu'ont été les « lectures » sur les livres de Samuel et des Actes. *The character of Eli, The appointment of the first king in Israel; Salvation out of the visible Church, The Word and the world.*

plications intéressantes, mais amenées de loin et dont l'ingéniosité risque de faire sourire. Ces défauts sont bien moins sensibles dans les « lectures » sur les épîtres aux Corinthiens qui sont, à tous égards, des modèles d'études bibliques.

---



## Conclusion

---

Nous ne suivrons pas, dans cette étude, la trace de l'influence de Robertson sur la pensée religieuse et la prédication en Angleterre. La tâche serait d'autant plus malaisée que Robertson, qui a toujours évité — nous l'avons dit déjà — les allures d'un chef d'école, n'a pas fait école au sens étroit du mot. On peut dire que son influence s'est exercée, dans une mesure variable et plus ou moins directement, sur tous les partis théologiques et ecclésiastiques. Et pourtant, il n'a pas agi aussi profondément sur les adhérents déclarés de ces partis que sur la foule de ceux qui se tiennent en dehors de toutes les dénominations, qui désertent les églises, et qui, entraînés par le courant des idées modernes, ou bien sont, à l'égard des croyances positives, dans l'indécision et le doute, ou bien ont cessé de croire sans cesser d'être religieux. Et c'est aussi sur ces âmes désorientées, aux prises avec des difficultés spirituelles, éloignées, pour des causes diverses, de l'Évangile qui répond cependant à leurs aspirations les plus profondes, c'est sur ces âmes si nombreuses aujourd'hui qu'il nous apprendra à agir encore.

Personne ne souscrira sans réserve à sa théologie qui contient beaucoup d'éléments précieux, mais qui, appartenant à une époque de transition, en a les qualités aussi bien que les défauts. Si nous voulons savoir, par contre, comment et dans quel esprit il convient de présenter l'Évangile aux hommes de notre temps, comment, en particulier, nous devons nous efforcer de conduire à Jésus-

Christ ceux dont l'esprit, façonné par la culture scientifique de notre âge, trouve à la foi d'insurmontables obstacles, le pasteur de Trinity Chapel nous l'enseignera mieux que nul autre.

On ne peut se dissimuler que les conditions, de la prédication ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient autrefois. Pour être cru, pour convaincre et pour persuader, pour faire pénétrer le levain de l'Evangile dans la vie individuelle et sociale des hommes de sa génération, il ne suffit plus au prédicateur — si tant est que cela ait jamais suffi réellement ! — de se présenter au nom d'une autorité extérieure, si vénérable qu'elle soit, d'une Eglise ou d'un Livre. Les autorités extérieures ont fait leur temps. Du moins n'ont-elles gardé leur force et leur valeur que pour les croyants. Sur les esprits cultivés et non gagnés à l'Evangile elles n'ont que peu ou point de prise. C'est un fait que l'on peut déplorer, mais c'est un fait. De là, pour le prédicateur, des exigences nouvelles et de nouveaux devoirs. A la rigueur, il pouvait se contenter autrefois de porter en chaire des formules apprises et récitées, des vérités qui lui étaient extérieures. Il ne le peut plus désormais. Il ne le peut plus si la sainte ambition l'anime de conquérir des âmes à Jésus-Christ. Il faut pour être entendue, que sa parole porte l'inimitable accent d'une conviction née de l'expérience. Il faut qu'il vive lui-même dans le domaine des invisibles réalités, et tellement qu'il y soit chez lui, qu'il parle du monde de l'Esprit comme un homme parle de sa patrie et de sa maison. Il faut qu'il entre en communion personnelle, vivante et toujours plus intime avec Jésus-Christ, et que la vie même de Christ, pénétrant son être spirituel, communique à sa parole aussi une incomparable vertu. A cette condition seulement — qui n'est pas la seule, sans doute, mais la première et la plus essentielle — son action sur le

monde ne sera pas d'ordre purement littéraire et philosophique, et l'Évangile, dont il est le ministre, aura prise sur les âmes. Il n'est pas de vérité qui ressorte plus lumineuse, d'une étude de l'œuvre de Robertson : l'absolue nécessité pour la prédication moderne de s'alimenter à la source vive de l'expérience chrétienne ; et la puissance toujours jeune, l'autorité toujours efficace, d'une prédication qui se nourrit de la vie.

*Vu : le Président de la soutenance,*

*E. VAUCHER,*

*Vu :*

*Le Doyen,*

*A. SABATIER.*

*Vu et permis d'imprimer :*

*Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,*

*GRÉARD.*

---



## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------|-----|
| BIBLIOGRAPHIE .....                                                          | 3   |
| AVANT-PROPOS .....                                                           | 5   |
| <b>PREMIÈRE PARTIE : L'HOMME</b>                                             |     |
| ESQUISSE BIOGRAPHIQUE .....                                                  | 7   |
| <b>DEUXIÈME PARTIE : LE PENSEUR</b>                                          |     |
| CHAPITRE I <sup>er</sup> : Caractéristique générale de l'œuvre de Robertson. | 19  |
| CHAPITRE II : La théologie de Robertson.....                                 | 26  |
| A) Le problème de la connaissance religieuse.....                            | 29  |
| B) L'œuvre du Christ.....                                                    | 48  |
| CHAPITRE III : Robertson moraliste.....                                      | 68  |
| CHAPITRE IV : Robertson et le catholicisme-romain.....                       | 78  |
| CHAPITRE V : Robertson et les questions sociales.....                        | 84  |
| <b>TROISIÈME PARTIE : L'ORATEUR</b>                                          |     |
| CONCLUSION.....                                                              | 105 |





